

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

APRÈS L'ÉVACUATION DE GALLIPOLI

ARRIVÉE A MOUDROS DES TROUPES SÉNÉGALAISES ÉVACUÉES DE GALLIPOLI



ECLATEMENT D'UNE MARMITE PENDANT L'ÉVACUATION DE SEBDUL-BAHR



TROUPES ÉVACUÉES DE GALLIPOLI ARRIVANT A MOUDROS

Lors de la délicate évacuation de nos positions de Gallipoli, nos troupes et les troupes britanniques ont parfaitement effectué leur mouvement de retraite et ont été dirigées, sans incident, sur Moudros d'où elles ont été réparties vers d'autres champs d'opérations où leur présence ne tardera pas à porter les fruits les meilleurs.

Avec l'épée?... ou le parapluie?

Le groupe socialiste demande des commissaires aux armées. (LES JOURNAUX.)

En 1792 comme en 1914 la France se trouva engagée dans une lutte implacable contre l'Allemagne et l'Autriche ou plutôt contre le Saint-Empire romain germanique et la Prusse. La République, proclamée en janvier 1793, dut partout faire face au péril, organiser la levée en masse, créer un nouveau corps d'officiers et assurer en munitions et en vivres le ravitaillement des quatorze armées qu'elle lança à la frontière contre l'ennemi.

A l'heure actuelle, on cherche volontiers des leçons dans ce passé glorieux et il n'est point de débat à la Chambre où l'on n'invoque l'autorité de Carnot, de Prieur (de la Côte-d'Or) et de Robert Lindet, qui furent, sans le titre, ministres de la Guerre, des Munitions et des Approvisionnements.

Quelques-uns de nos plus célèbres historiens ont abandonné leurs silencieuses méditations pour expliquer aux lecteurs des journaux de quelle manière la Convention pourchassait les embusqués, choisissait les généraux, organisait le contrôle parlementaire. Bien que leurs conclusions aient été quelque peu contradictoires, il est un point sur lequel ils semblent s'accorder : c'est qu'il y avait alors des députés sur le front.

De 1793 à 1795, en effet, toutes les armées révolutionnaires furent accompagnées par des commissaires de la Convention que l'on appela plus tard les représentants en mission.

Hâtons-nous de dire qu'ils ne sont en rien comparables aux rapporteurs des commissions parlementaires actuelles en tournée à Salonique ou dans les tranchées de cinquième ligne. La Convention, en ajournant indéfiniment l'application de la Constitution anarchique de 1793 et en supprimant le Conseil des ministres, avait concentré en elle-même tous les pouvoirs, la puissance exécutive aussi bien que la puissance législative. Dans ces conditions, il ne pouvait y avoir contrôle du Parlement sur le gouvernement, pour la simple raison que le Parlement et le gouvernement ne faisaient qu'un. Les représentants en mission étaient les délégués de celui-ci, agissaient par son ordre, en son nom, en accord avec lui et non pas sans lui et parfois contre lui.

En mars 1793, Treillard et Camus, qui se trouvent à l'état-major de Dumouriez, s'assurent que, malgré les récents échecs, le moral des troupes est excellent. « Nos braves soldats, disent-ils, ont souffert les fatigues avec un courage admirable et des sentiments qu'on ne peut trop respecter. Leur regret était d'abandonner les Liégeois qu'ils appellent leurs frères. »

Désireux, malgré tout, de maintenir dans les régiments une discipline de fer, ils demandent que l'on étende encore la compétence des cours martiales — les conseils de guerre de ce temps (22 mars 1793).

Un représentant à l'armée de Belgique, chargé d'examiner les marchés de la guerre et de vérifier l'état des approvisionnements et des vivres, demande que « les membres du Directoire chargés des achats et fournitures soient mis chez eux en état d'arrestation ».

Le Comité de Salut Public organise la chasse aux embusqués et ordonne — sérieusement — « d'envoyer à l'armée tous les jeunes gens qui, pour se soustraire à la réquisition, se sont glissés dans les administrations ».

On voit des choses plus saisissantes encore et qui appellent des comparaisons.

Un député, Fabre (de l'Hérault) est tué à l'ennemi dans un combat livré aux Espagnols (30 frimaire an II).

Un autre, Carnot, mène la charge de l'infanterie française à Wattignies.

Saint-Just et Lebas prennent part aux combats de l'armée Pichegru; Prieur (de la Marne), à la répression de l'insurrection vendéenne; Jean Bon Saint-André, aux opérations maritimes contre les Anglais.

Tout n'était pas parfait alors : les politiciens détestaient les soldats, les soldats fuyaient les politiciens; Robespierre haïssait Carnot, Carnot s'isolait dans ses bureaux; certains conventionnels se rendaient coupables de bien des crimes et commettaient bien des fautes. Mais certains d'entre eux étaient braves. Désireux de vaincre, ils ne croyaient pas démentir en aidant à la victoire. Aux vertus civiques, ils joignaient volontiers les vertus militaires et, sans fausse honte, n'hésitaient pas à montrer au peuple que ses représentants savaient tenir un fusil et, à l'occasion, s'en servir.

Il est bon d'y penser quelquefois.

Revigny.

Ce que l'on dit

En attendant...

Ce fut, en vérité, une opération bien menée que le débarquement de nos troupes à Corfou : les renseignements qui commencent à arriver permettent de s'en rendre compte.

D'abord, le secret en a été gardé jusqu'à la dernière minute : pour une fois, la station de télégraphie sans fil que les Boches avaient installée dans cette île, comme dans une infinité d'autres, n'a servi de rien au consul allemand. Non seulement Berlin ou Vienne n'ont pu lui annoncer la venue de nos croiseurs, mais quand il a voulu, réveillé en sursaut par la nouvelle de notre débarquement, avertir les sous-marins boches tapis non loin de là qu'il y avait devant Corfou quatre beaux navires français à couler, il a trouvé le poste de T.S.F. occupé par une vingtaine de solides matelots français, qui ont gardé bien soigneusement ses télégrammes poche restante.

En second lieu, ce n'était pas une petite affaire que de faire entrer, en pleine nuit, et tous feux éteints, nos croiseurs dans le port de Corfou. Ils risquaient ce que les marins appellent « le carambolage », et le succès de cette opération difficile fait autant d'honneur aux équipages qu'à leurs chefs.

Et enfin tout cela s'est fait en une nuit : de une heure et demie du matin au lever du soleil. Dès l'aube, le consul allemand, les chambellans et domestiques de l'empereur Guillaume à l'Achilléon, et les espions allemands dont l'île était remplie, avaient été proprement cueillis dans leur lit et mis en lieu sûr; nos chasseurs alpins, leurs canons, leurs munitions se trouvaient à terre — et la population grecque de Corfou acclamait sympathiquement la Marcellaise, unie à l'hymne hellène ! Ce fut « de l'ouvrage bien fait ».

Nous y gagnons non seulement un réduit où l'armée serbe pourra se reconstituer en toute sécurité, mais un peu plus de tranquillité sur mer : les crigues et les calanques de Corfou servaient de repaires aux sous-marins ennemis, cela ne faisait malheureusement plus mystère pour personne. Il faudra donc que ces sous-marins s'éloignent.

Toutefois, il est encore d'autres points où ces détestables moustiques peuvent aller s'embusquer : la Méditerranée fourmille d'îles derrière lesquelles ils se mettent à l'affût et attendent leur ravitaillement en pétrole. La chasse, il faut l'espérer, ne fait que commencer : mais le début est bon.

Pierre Mille

On vient d'inaugurer, sous la présidence de M. Maurice Donnay, de l'Académie française, et de l'amiral Besson, un nouveau cercle pour les soldats, 24, avenue Henri-Martin, dans un hôtel gracieusement prêté par les propriétaires, M. et Mme Lescaut.

Le « Foyer du Soldat » est placé sous les auspices de la Société de Secours aux Blessés militaires. Il reçoit tous les jours, de 1 h. à 6 h., les blessés en traitement dans les hôpitaux, les convalescents et les permissionnaires.

Nos braves soldats auront à leur disposition un billard, un piano, des salles de lecture et de correspondance, une bibliothèque, des jeux divers et des consommations variées.

Que nos lecteurs et que nos amis envoient les soldats qu'ils connaissent au « Foyer du Soldat »; ils y trouveront tous le meilleur accueil.

Il ne s'agit pas ici (car ce serait tout à fait mal agir) de conseiller les autorités chargées de répartir les allocations de guerre, ni de les inciter à priver de ces ressources les citoyens à qui, en ces temps d'épreuves, elles sont si précieuses.

Mais, il est permis de constater que certains Français touchant l'allocation se refusent à travailler, quelque occasion qu'on leur offre, satisfaits qu'ils sont de vivre dans l'oisiveté avec le peu d'argent qu'ils touchent de l'Etat.

Or, M. Thomas vient de demander de la main d'œuvre féminine pour les usines de munitions. On en pourrait trouver, du jour au lendemain, si on le voulait bien. Il suffirait que dans chaque municipalité, au bureau des allocations, fût adjoint un bureau d'offres d'emplois. Il serait aisé de savoir si les « secourus » ont une occupation ou n'en ont pas.

Dans ce dernier cas, on les inviterait à consacrer

utilement leur temps aux besoins de la défense nationale. Ils y trouveraient d'ailleurs des ressources supplémentaires. C'est parce que l'on nous signale de toutes parts des cas d'inaction systématique, de fainéantise subventionnée, que nous suggérons ce moyen à M. Thomas. Il est inadmissible, en effet, qu'en ce moment des Français vivent les bras croisés et bayant aux corneilles, sous le prétexte que l'Etat leur donne à manger. Le moindre de leur devoir est de payer un peu de leur personne.

Il est encore bien éloigné sans doute le jour où nous reverrons, sur nos boulevards, l'autobus revenu des armées ou son remplaçant tout neuf dont les perfectionnements nous ont déjà été décrits, sans doute pour nous faire prendre patience.

Mais M. Paul Gavault, directeur de l'Odéon, a pensé que, sans attendre, la préfecture de police pourrait autoriser un service d'auto-cars qui, à la fin du spectacle, se partageraient le public du théâtre et le porteraient rapidement vers les quatre horizons. C'est une idée simple et qui pourrait être réalisée demain.

M. Gavault n'est pas assez naïf cependant pour croire qu'elle ira comme sur des roulettes. Il faut à l'administration le temps d'étudier le pour et le contre. Les voyageurs en Odéon attendront un peu. Et gageons qu'à la fin de la guerre...

La Librairie Larousse met en vente aujourd'hui les *Explosifs* modernes et leurs applications, par Marcel Molinié, ingénieur (50 cent.); un *Atlas de poche* du théâtre de la guerre contenant 56 cartes avec un index alphabétique (75 cent.) et 6 notices séparées extraites du tome II de la *Science française* : Meillet, la *Linguistique* (1 portrait-50 cent.); Sylvain Lévy, l'*Indianisme* (2 portraits-50 cent.); Chavannes, la *Sinologie* (2 portraits-50 cent.); Croiset, l'*Hellénisme* (3 portraits-50 cent.); Dottin, la *Philologie celtique* (1 portrait-50 cent.); Jeanroy, les *Etudes sur la langue française* (2 portraits-50 cent.). Envoi franco contre mandat-poste et chez tous les libraires.

On prête à M. Clemenceau un mot qu'il n'a peut-être jamais prononcé, mais qui court les rédactions.

Depuis quelques semaines, le Tigre est attaqué par des polémistes d'opinions diverses qui, à tort ou à raison, lui reprochent son abondance, les deux colonnes quotidiennes (et souvent trois) de l'*Homme enchaîné*.

Comme on disait à M. Clemenceau que l'un de ses plus âpres contradicteurs avait, parlant de lui, lancé cette boutade :

— Il n'attrapera donc pas la crampe des écrivains?

Le fougueux polémiste aurait rétorqué :

— Avant que je n'aie cette crampe-là, ils auront tous eu la crampe des lecteurs.

Sur la ligne de feu, tout contre les Boches, une chienne donna au médecin major qu'elle avait adopté comme maître trois adorables petits chiens. Nous précisons :

On les baptisa : *Souris, Cobaye et Lion Noir*.

Mais les petits chiens de guerre, comme les poilus, ne méritent-ils pas d'être un peu gâtés... d'avoir une marraine ? Ainsi pensa le major, qui chercha... et trouva.

C'est ainsi que trois de nos plus charmantes artistes de l'Opéra ont comme filleuls ces petites bêtes guerrières, et, de temps en temps, leur envoient des « délicatesses » à leur portée...

Si certains neutres gardent à notre égard une attitude qui n'est point exempte de réserve, et parfois même d'hostilité, il en est d'autres heureusement qui nous témoignent la plus ardente sympathie. Il est bon de noter les sentiments de ceux-ci et de ceux-là pour nous en souvenir — après.

Parmi ceux qui ne cessent de proclamer leur amitié et leur admiration pour la France, il faut placer aux premiers rangs les Américains du Sud, les Américains-latins, comme ils aiment à être appelés. Au Brésil, en Argentine, en Uruguay, bien des cœurs ont frémi de crainte au début de la guerre et palpitent de joie après la victoire de la Marne, comme s'il se fût agi d'une victoire nationale. C'est ce qu'exprimait une Uruguayenne, écrivant à un de ses parents en France : « Notre joie est si grande qu'on croirait que la Marne coule tout près de Montevideo. »

N'est-ce point là une jolie formule pour traduire une jolie pensée ?

Le Veilleur.

INSTANTANES

La vie de restaurant

Au commencement, l'on n'avait pas le choix. La vie de restaurant, et même la vie d'auberge, se sont imposées. A ce moment, le front civil de Paris descendit vers Arcachon, Bordeaux, Nice et la Côte d'Azur : un train de déplaisir, cinquante, cent trains, et des autos! Le Nord envahissait le Midi : l'on dînait, soupait n'importe où, en ces heures fiévreuses. Il y avait la guerre, alors, et comment!

Puis, insensiblement, la vie de palace s'est substituée à la vie d'auberge. C'est gentil, une auberge, c'est simple et cordial : mais ça ne dure pas, ça devient palace en un tournemain.

Enfin, les Parisiens revinrent occuper Paris, vers le début de 1915. Ils auraient pu reprendre leurs habitudes d'autrefois : la soupe, le bœuf et les quatre eaux minérales. La cuisinière les avait attendus, fidèle. Elle ne demandait qu'à servir, elle aussi, qu'à se rendre utile : son inaction la ruinait.

Mais à d'autres! Les Parisiens avaient pris l'habitude d'une vie plus active. Ils avaient fait la campagne du Sud. Dîner au logis leur semblait maintenant l'indice d'une espèce de honteuse mollesse : le pot-au-feu familial puait la paix, si l'on peut dire. Si bien qu'ils continuèrent de se nourrir au restaurant.

L'on s'y rend en tenue de guerre : costume tailleur pour madame, pardessus imperméable, chapeau mou pour monsieur. D'un ton sévère et pressé, l'on commande « ce qui est prêt », un chaud-froid, une truite à la gelée, des grillades à la minute. A la dernière bouchée, l'on se lève en toute hâte, et l'on sait où l'on va : au cinéma. Car nous avons appris à organiser, et rien ne se perd dans nos soirées : après le restaurant, le cinéma; après le cinéma, le coucher, et vivement! Et c'est tous les jours ainsi, avec une rectitude émouvante et une discipline admirable. Plus de ces flâneries de dilettantes, qui nous ont menés droit à Charleroi, comme chacun sait.

En signe d'amitié loyale envers les Alliés, nous recherchons volontiers les restaurants anglais et italiens. Que ne s'en trouve-t-il de russes, ou de serbes, ou de japonais : leur fortune serait faite. Dans les cabarets à l'anglaise, tout se passe aisément : hormis un ou deux plats, vite connus, la différence des menus français et britanniques est petite.

Au restaurant italien, tout se gâte. Un couple arrive, enchanté : « Moi, s'écrie la petite dame, je veux manger tout ce qu'il y a de plus italien! » Et elle jette les yeux sur la carte. Mais aussitôt la plus fine mélancolie habite son visage : « Qu'est-ce que tous ces noms-là ? Je n'y connais rien. Commande, toi... »

A ces mots, le monsieur s'empare faiblement de la carte : « Voyons, fait-il d'une voix mal assurée, veux-tu du potage ? Veux-tu du minestrone ? »

Il a sa manière à lui de prononcer l'italien. — Qu'est-ce que le minestrone ? demande la petite dame.

— Un potage avec des légumes, de la tomate...
— Oh! non, c'est bien compliqué...
— Alors des pâtes, spaghetti, lasagne?
— Non, non, pas de pâtes.
— Eh bien, l'osso buco ?
— C'est quoi, ça, l'osso buco ?
— Un jarret de veau qui...
— Pouah, pas de jarret!
— Le fegato?... Des piments en salade?... Un zabaglione pour finir?...
Epouvantée, la petite dame finit par demander deux œufs sur le plat et une côtelette nature, avec de la bière. Mais elle quitte le restaurant en criant tout bas : « Vive Trieste! » et consciente d'avoir valeureusement rempli son devoir d'alliée. Le front de Paris tiendra tant qu'on voudra.

Marcel Boulenger.

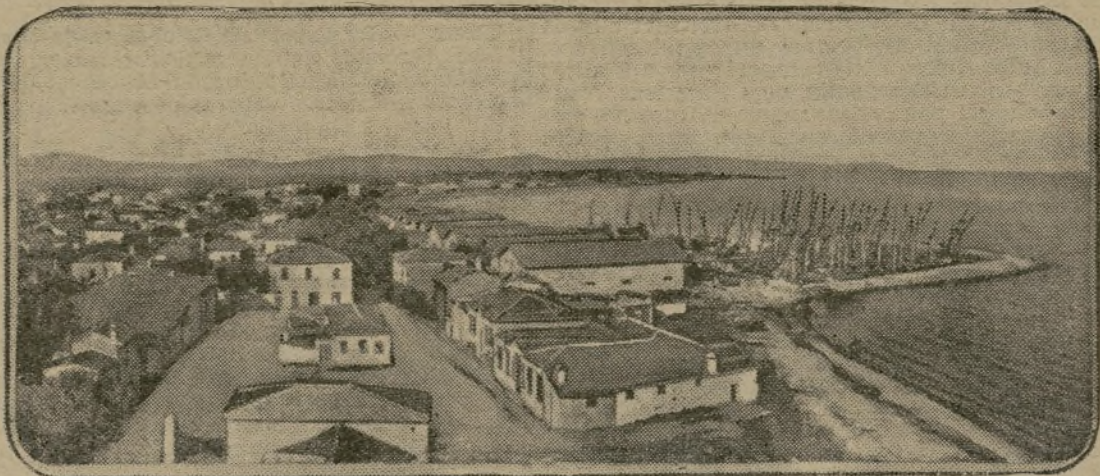
M^{lle} DUX

La charmante artiste a fait hier soir, avec le plus vif succès, ses débuts à la Comédie-Française.

MISS DAVIES

La jeune aviatrice américaine, la première qui osa tenter le « looping the loop », vient de mourir.

Bombardement de ports bulgares par les Alliés



LE PORT DE DEDÉAGATCH

SALONIQUE. — Cinq navires alliés ont bombardés avant-hier Dedeagatch et Porto-Lagos, où les dégâts ont été considérables. Un train fut détruit et plusieurs entrepôts ont été incendiés.

Le ministère belge



(Phot. Boute.)

M. DAVIGNON

Ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique, dont la démission vient d'être officiellement acceptée.



BARON BEYENS

Chargé, depuis quelque temps, de l'intérim des Affaires étrangères, maintenant titulaire de ce portefeuille.

Garfunkel à Paris

Premier interrogatoire.

Ainsi que nous l'annoncions hier, Garfunkel quitta Saint-Julien jeudi dans la soirée. Il arrivait en gare de Lyon hier matin à 8 h. 15, accompagné des inspecteurs de la Sûreté générale Simon et Louis, ceux qui, après l'avoir filé en Suisse, l'arrêtèrent à Genève, dans les circonstances que l'on connaît.

M. Dhubert, commissaire principal, attendait le prisonnier au commissariat spécial de la gare, d'où il fut directement conduit en automobile au Palais de Justice.

Le capitaine-rapporteur Bouchardon ne put cacher sa satisfaction à la vue de celui qui, pendant près de trois mois, avait réussi à échapper aux policiers lancés à sa poursuite. Garfunkel est de petite taille, il porte la barbe dont la coloration en roux, commençant à s'atténuer, ne laisse pas que de lui donner un aspect peu avantageux. Il est vêtu d'un long pardessus noir; il est coiffé d'un feutre mou de couleur sombre. On éprouve quelque déception à la vue de cet aventurier qui, décidément, manque d'allure, et l'on peut difficilement admettre que c'est là l'individu qui, pendant si longtemps, a réussi à se faire prendre au sérieux par certains personnages et à faire tant de dupes.

Introduit à 9 h. 15 dans le cabinet du capitaine-rapporteur, il est longuement interrogé. Et ce n'est qu'à midi qu'il quitte le Palais de Justice pour être conduit en auto à la prison de la Santé.

Pour l'instant, Garfunkel n'a qu'un désir, celui d'échapper aux objectifs des nombreux photographes qui le guettent au passage; il se sert de son chapeau comme d'un masque. Nous croyons savoir que l'interrogatoire de Garfunkel a surtout porté sur les faits relevés à sa charge par l'accusation. Il en nie la plupart, se bornant à reconnaître ses relations avec le docteur Lombard et quelques-uns des complices de celui-ci, mais il se défend d'avoir fait obtenir frauduleusement une réforme moyennant finances.

POUR "TATER LE POULS" DE L'EUROPE

La mission du colonel House

Le colonel House, arrivé hier à Paris, est un envoyé spécial du président Wilson, dont il est l'ami personnel; il vient en Europe, chargé d'une mission très particulière et très générale tout ensemble. Dans les milieux politiques nord-américains, on est en ce moment « excité » sur tout ce qui concerne la guerre européenne : elle affecte les affaires et bouscule les principes ordinaires admis du droit international. Tel est le double point de vue de la majorité des Américains; il conviendrait de ne pas l'oublier chez nous, lorsque l'on essaie d'apprécier l'attitude des Etats-Unis.

Si nous sommes bien informés, M. House se proposerait de renseigner le président, non pas sur ce qui est, dans chacun des pays belligérants, l'opinion officielle, mais sur ce que les diverses nations pensent, en leur masse populaire, de la guerre dans laquelle elles sont engagées; sa tâche est de psychologie politique; il a passé par Londres, traverse Paris, Berne, ira jusqu'à Berlin, puis reviendra séjourner à Paris. Lui-même est, tout à la fois, officiel et indépendant; il descend, dans les capitales, chez les ambassadeurs, avec lesquels sa coopération est cordiale; mais il reste un délégué extraordinaire du président, dont il sera directement l'informateur, sinon le conseiller.

Nos cadres administratifs, très rigides, ne comportent pas d'emplois de ce genre; les Etats-Unis ne se trouvent point mal d'une allure plus souple. Après la guerre contre l'Espagne, alors qu'il fallait liquider la question si délicate des biens religieux aux îles Philippines, le président Roosevelt envoya ainsi à Rome son grand ami d'alors, M. Taft. Et le « Gros Bill », comme on l'appelle familièrement, s'entendit très vite avec les cardinaux et le pape.

Cette fois, M. House vient observer, non négocier; mais c'est toujours pour éclairer le chef de l'Etat, et préparer ainsi des démarches... ou peut-être des abstentions.

Louis Bacqué.

Les succès russes en Bukovine et au Caucase

L'aveu ingénu de l'état-major turc, que nous signalions récemment, trouve son juste commentaire dans le communiqué russe qui résume les résultats de la bataille : non seulement les avant-postes ont été, comme le disait le texte ottoman, reportés de quelques kilomètres en arrière, mais l'armée a suivi, ou plutôt a précédé le mouvement. L'avance de nos alliés, que nous pouvons aujourd'hui considérer comme définitive, est considérable, puisque le 15 janvier ils étaient encore engagés autour de Khorassan et que, le 19, ils avaient atteint, en remontant l'Araxe, la ville de Keupriheui, à 25 kilomètres de Khorassan et à 50 kilomètres d'Erzeroum. C'est sur l'Araxe que les deux armées appuyaient leur centre, les ailes s'étendant, au nord, jusqu'au lac Tortoum (en langue turque Tortoum-Gheul), formé par la rivière du même nom; au sud, jusqu'à la ville de Melezgherd, entre l'Euphrate et le lac de Van. Les positions centrales des Turcs ont donc été emportées, et les troupes qui les défendaient ont

pris la fuite. L'année passée, c'étaient les Turcs qui envahissaient l'Arménie russe pour se faire battre, d'ailleurs, près de la frontière, à Sarykamysh. Les rôles sont désormais intervertis, et la situation est d'autant plus inquiétante qu'en ces provinces martyrisées les Russes sont accueillis comme des sauveurs et trouvent auprès des populations chrétiennes un appui efficace.

Un autre succès a été remporté par nos alliés au nord-est de Czernovitz, vers Baranceze. Nous savions déjà, par les journaux d'Autriche, que les opérations avaient repris dans cette région, après une accalmie de quelques jours. L'importance de la position de Baranceze vient de ce qu'elle ouvre la route de Sadagora et que la chute de Sadagora entraînera celle de Czernovitz en rompant toutes les communications de cette place avec l'armée de Pflanzer et l'exposant aux feux concentrés de l'artillerie russe. L'ennemi fera certainement tout son possible pour conjurer cette grave menace, mais il n'y pourra parvenir qu'en prélevant des renforts sur d'autres fronts. S'il est vrai, comme le bruit s'en est répandu, qu'une partie des troupes allemandes de Monastir sont parties dans la direction du nord, c'est là une première conséquence des succès de nos alliés en Bukovine.

Jean Villars.

COMMUNIQUE RUSSE

PÉTROGRAD. — Communiqué de l'état-major du généralissime :

FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de Dvinsk, notre artillerie a bombardé avec succès une colonne ennemie qui s'approchait de Schlossberg de l'Ouest.

En Galicie, sur la Strypa moyenne, nous avons repoussé les tentatives de faibles unités ennemies pour s'approcher de nos retranchements.

Au nord-est de Czernovitz, dans la région de Baranceze, nous avons enlevé un secteur de la position ennemie.

Dans le but de reprendre ce secteur, l'adversaire a prononcé cinq contre-attaques acharnées qui toutes ont été repoussées avec des pertes énormes pour l'ennemi.

En mer Noire, le 17 janvier, nos torpilleurs ont exécuté un raid sur le littoral oriental de l'Anatolie et ont détruit 163 voiliers, dont 73 chargés de denrées; 31 hommes ont été faits prisonniers; le reste s'est enfui à la côte à l'approche de nos torpilleurs.

FRONT DU CAUCASE

Nos troupes continuent la poursuite du centre de l'armée turque désorganisée. Malgré l'importance des forces turques et les conditions locales excessivement difficiles, nos troupes ont su développer leur premier résultat en un succès considérable. L'ennemi, battu sur ses positions, s'est retiré en essayant de lourdes pertes, tant en hommes qu'en matériel de toute espèce.

Selon les renseignements qui viennent d'arriver, nous avons enlevé la place turque de Koprakeui, située dans la direction d'Erzeroum, où nous avons capturé des canons et des munitions et fait des prisonniers.

L'Empereur, ayant reçu le rapport sur la défaite infligée aux Turcs, a ordonné d'exprimer en son nom son auguste et sincère gratitude aux vaillantes troupes du Caucase pour leurs services, leur complète abnégation et leurs exploits.

L'Empereur exprime la certitude que ces troupes éprouvées termineront leur tâche avec la même ténacité dans leurs efforts.

LE RENOUVELLEMENT

DES

BONS MUNICIPAUX DE LA VILLE

C'est dans d'excellentes conditions que s'effectue le renouvellement des Bons Municipaux de la Ville de Paris à six mois et à un an, venant à échéance du 28 décembre dernier au 2 mars prochain. Nous sommes à même de dire, en effet, que du 28 décembre 1915 au 15 janvier 1916 inclusivement les Bons échus représentaient un total de 56,900,000 francs. Or, on a demandé le remboursement de 15,600,000 francs, c'est-à-dire un peu plus du quart seulement.

Ainsi qu'il a été déjà dit, les Bons remis en renouvellement des anciens portent, comme ceux qu'ils remplacent, intérêt à 5.25 0/0 l'an s'ils sont à six mois de date, et à 5.50 0/0 s'ils sont à un an. Dans les deux cas, cet intérêt est net de tout impôt afférent au titre lui-même.

Nous croyons devoir attirer l'attention sur ce point, à savoir qu'ils sont délivrés séance tenante contre ceux présentés à l'échange. Mais, en vue de faciliter l'opération du renouvellement aux porteurs qui ne pourraient pas se rendre à la Caisse Municipale le jour même de l'échéance de leurs anciens Bons, il leur a été donné la faculté de déposer ces Bons à ladite Caisse, huit jours avant l'échéance. Dans ce cas, les déposants ont, tout naturellement, à se représenter à la Caisse Municipale après la date d'échéance des Bons à renouveler, pour retirer les nouveaux Bons et recevoir en même temps les intérêts échus.

Le mont Lovcen avait été vaillamment défendu

ROME. — On mande de Saint-Jean-de-Medua à l'Idée Nazionale que les officiers français de la section radiotélégraphique du Lovcen et de Podgoritz sont arrivés dans ce port après avoir détruit tous les appareils.

Les officiers confirment l'héroïsme des défenseurs du Lovcen, spécialement des positions de Kuk, que le général Martinovich, qui disposait seulement de quatre bataillons, c'est-à-dire de 1.200 hommes, perdit et reprit cinq fois après de terribles corps à corps.

Les troupes monténégrines subirent des pertes très élevées sous le feu de l'artillerie de Cattaro et de l'infanterie autrichienne; celles des Autrichiens sont évaluées à 7.000 hommes.

Le détachement français défendant le Lovcen a fait également héroïquement son devoir. Tous les officiers confirment l'enthousiasme de la défense valeureuse opposée aux assaillants.

La famille royale de Monténégro en France

ROME. — Le roi, la reine et les princes royaux, qui ont été hier soir recevoir la famille royale du Monténégro à son arrivée à Rome, sont allés de nouveau, ce matin, la saluer avant son départ pour Lyon. La reine Hélène a accompagné la reine Milena et les princesses pendant une partie du voyage. Elle est rentrée ensuite à Rome en automobile.

C'EST A SALONIQUE QUE L'ITALIE voudrait renforcer son action orientale

ROME. — En lisant de près le récent discours de M. Barzilai, l'on y verra comme la préface d'un article que vient de publier le très renseigné *Corriere della Sera*. La défensive serbe a été très admirée en Italie; on est aussi très favorable à l'armée monténégrine, mais on ne se prononce pas sur l'attitude du roi Nicolas. Toutefois, ce n'est pas sur ces rivages adriatiques que l'on paraît vouloir pousser l'action militaire du royaume. La carrière particulière des armées italiennes demeure la région « non rachelee » qui confine à la frontière du Nord.

« Quant aux Balkans, il n'y a, écrit le *Corriere*, qu'un théâtre d'opérations sur lequel il est possible d'obtenir des résultats décisifs : c'est le front du Vardar, qui peut permettre de déclencher une grande action offensive pour couper les communications des empires du centre avec l'Orient, battre la Bulgarie, isoler la Turquie, entraîner la Grèce, pousser la Roumanie à coopérer aussi bien à l'attaque des Russes dans la direction des Carpathes qu'à l'attaque des Italiens dans la direction du Danube. »

Le communiqué britannique

LONDRES. — Communiqué du front britannique en France, à 21 heures :

Hier, au cours de quatorze combats aériens, nous avons contraint deux avions ennemis à descendre dans les lignes allemandes. Nous avons perdu un avion.

Aujourd'hui, un avion allemand a jeté trois bombes en arrière de nos lignes, aux abords d'un village peu important, et nous avons fait éclater une mine près de Fricourt.

La journée a été généralement calme sur le front; la canonnade a été moindre que d'habitude. Rien d'important à signaler.

La Hollande est favorable au blocus

AMSTERDAM. — Le *Telegraf* approuve le projet britannique de rendre le blocus plus sévère.

« Cela aura pour effet, dit le journal, de hâter la fin de la guerre; ce qui sera, par conséquent, à l'avantage des neutres. »

L'Amérique songe à augmenter sa flotte de guerre

NEW-YORK. — M. Daniels, secrétaire pour la marine, a expliqué devant le comité naval la nécessité d'augmenter la flotte de guerre, disant qu'après la guerre, l'Amérique enrichie serait à même d'imposer une conférence internationale pour la limitation des armements. Les membres du comité sont d'avis qu'on pourrait réunir cette conférence sans qu'il soit besoin d'augmenter la flotte.

On étudie à Washington le Droit des neutres

WASHINGTON. — Le Sénat discute les droits des neutres pendant la guerre actuelle. Le débat est très animé.

M. Hokesmith, germanophile, représentant les producteurs de coton de la Georgie, s'insurge contre la déclaration du coton comme contrebande, dans le but d'assurer ce qu'il appelle les droits américains il suggère l'embargo sur les munitions.

M. Nelson, représentant du Minnesota, réplique que la mesure a été provoquée par les crimes maritimes allemands.

M. Williams, représentant du Mississipi, déclare qu'il regretterait de voir les Etats du Sud faire passer l'intérêt avant la vie des femmes et des enfants envoyés au fond de l'Océan. Il ne désire pas critiquer la politique présidentielle avant que la question du meurtre des femmes et des enfants soit réglée.

— Mes électeurs, dit-il, ne sont pas disposés à mettre en balance le coton et la vie humaine, surtout sachant que si les envois de coton en Angleterre étaient interrompus, le coton ne vaudrait pas plus de 20 centimes.

M. Williams conseille de protester contre la violation des droits commerciaux et de ne s'inquiéter de compensation que plus tard, comme le fit le président Lincoln.

Les Autrichiens serviront jusqu'à 55 ans!

AMSTERDAM. — Un télégramme de Vienne annonce qu'une proclamation austro-hongroise reporte la limite de l'âge militaire à 55 ans. Les hommes de plus de 50 ans seront appelés à faire d'abord une période de six semaines, puis une seconde période qui commencera seulement deux mois après l'expiration de la première.

Est-ce bien lui?

La semaine dernière, des dépêches nous disaient l'empereur Guillaume très malade, à Berlin; hier, on le signalait dans l'Allemagne du Sud, candidat à une opération chirurgicale. Voici maintenant qu'il est apparu à Nîmes, puis à Belgrade. L'agence Wolff a rédigé, sur cet événement peut-être historique une composition de style qui vaut ses meilleurs morceaux et n'est pas indigne du modèle. Guillaume II s'était « croisé » une première fois en 1898, lorsqu'il fit dans Jérusalem une entrée solennelle, précédé de deux directeurs à cheval d'une agence de voyages.

Nous apprenons aujourd'hui, par la savante agence, que Frédéric Barberousse passa naguère dans la plaine (?) de Belgrade une revue de cent mille chevaliers germains. Il était réservé à Guillaume II de réitérer ce magnifique spectacle. Le soleil s'était mis de la partie et (voici la petite perfidie : elle ne trompera pas ceux qui connaissent les Serbes), la population s'était parée pour la circonstance de ses habits de fête. Les cloches et le canon donnaient, mis en branle les unes et les autres, nous le parierions volontiers, par des artilleurs de Guillaume II.

Montant à la citadelle, l'empereur fit aux champs de bataille qui s'étendent entre le Danube et la Save, l'honneur de les contempler; sur la rive hongroise, les drapeaux flottaient au vent; le même jour, sans apercevoir l'ironie d'un geste qui affirme sa dépendance de l'une des races de son empire, le vieux François-Joseph nommait Ferdinand de Bulgarie feld-maréchal hongrois. — L. B.

COMMUNIQUE OFFICIELS

du Vendredi 21 Janvier (537^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Rien à signaler au cours de la nuit, sauf en Artois, où nous avons fait exploser avec succès une mine sous une tranchée allemande vers la cote 119 (sud de Thélus).

VINGT-TROIS HEURES. — En Belgique, un tir de notre artillerie sur les tranchées allemandes de la région des dunes a allumé plusieurs incendies.

Entre Soissons et Reims, une batterie en-

nemie en action a été prise sous notre feu et réduite au silence dans la région de Vregny (nord-est de Soissons).

Dans les Vosges, au cours d'un bombardement exécuté aux abords du Rehfelden, nous avons endommagé les tranchées et détruit un observatoire de l'ennemi.

Sur le reste du front, la journée a été marquée par une assez grande activité des deux artilleries.

DERNIÈRE HEURE

L'ABERRATION D'UN SOUVERAIN

Où Constantin de Grèce parle plus en vassal du Kaiser qu'en roi des Hellènes

LONDRES, 21 janvier. — Les journaux anglais publient les documents suivants que nous reproduisons à titre documentaire :

ATHÈNES. — Le roi Constantin a fait appeler un rédacteur de l'Associated Press pour exprimer par l'entremise de la presse américaine son indignation profonde de ce qu'il a appelé « un manquement de ménagement inouï des alliés à l'égard de la Grèce ». Le souverain, très ému, a cité en détail une longue liste de ce qu'il a appelé « les empiètements des Alliés sur la souveraineté de la Grèce ».

« C'est pure hypocrisie de la part de l'Angleterre et de la France, a dit le monarque, de parler de la violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg après ce qu'elles ont fait elles-mêmes et ce qu'elles font encore ici. J'ai essayé de tous les moyens pour obtenir de la presse anglaise et française un exposé équitable des faits et un jugement impartial. Dès qu'un journal anglais attaquait la Grèce en lui attribuant faussement certains motifs, j'appelais son correspondant et je lui exposais personnellement, en détail, la position de la Grèce. J'ai donné à la presse française par l'entremise d'un des journaux qui attaquaient la Grèce le plus violemment la déclaration la plus franche. J'en appellerai donc à l'Amérique, s'il le faut, pour obtenir qu'on m'entende impartialement, ce que les pays alliés me refusent.

« Considérez la liste des territoires grecs déjà occupés par les troupes alliées : Lemnos, Imbros, Mytilène, Castelloriza, Salonique, Corfou, la péninsule chalcidique, une grande partie de la Macédoine... et cela sans qu'on en ait même demandé la permission. Qu'importe que l'on promette de payer pour les dommages de l'occupation quand la guerre sera finie ! On ne pourra payer les souffrances de mon peuple chassé de ses foyers. On met en avant la nécessité militaire... »

Le roi Constantin s'efforce ensuite, dans un passage que nous sommes forcés de résumer, de prouver que de toutes les mesures militaires prises par les Alliés, aucune n'était nécessaire, pas même celles destinées à empêcher le ravitaillement des sous-marins allemands dans les îles helléniques. Il continue :

L'histoire de la politique balkanique des Alliés est un record d'une série d'erreurs grossières, et, maintenant, vexés de l'échec de toutes leurs combinaisons balkaniques, les Alliés tentent de faire supporter par la Grèce la conséquence de leur propre bêtise.

Le représentant de l'Associated Press ayant demandé au roi Constantin s'il croyait que l'Allemagne put être victorieuse, le roi a répondu en ces termes :

« Cela dépend de ce que vous appelez victorieux ; si vous voulez dire que l'Allemagne prendra Londres, Paris et Pétersbourg, cela n'est pas probable. Mais je crois que les Allemands peuvent se défendre là où ils sont pendant très longtemps. Si l'épuisement économique ne contraindrait pas l'Allemagne à implorer la paix, je crois qu'il sera très difficile sinon impossible, de la vaincre militairement. »

Quelle sera donc, d'après votre Majesté, l'issue de la guerre ?

« Partie nulle. N'est-ce pas votre avis ? »

Par ordre royal cette interview a été contresignée par le maréchal de la Cour, M. Merkati.

Les journaux anglais font suivre ces déclarations de l'interview que voici, prise par le représentant de l'Associated Press à une haute personnalité politique française :

L'interview donnée par le roi de Grèce à l'Associated appelle point par point des observations de forme et de fond qui démontrent l'infirmité de ses accusations contre les Alliés.

Il reproche leur hypocrisie aux Alliés qui parlent de la violation par l'Allemagne de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, après ce qu'ils ont fait et font en Grèce. Les Alliés ont parlé avant et pour une excellente raison, c'est que l'Allemagne a violé sans aucune excuse ni provocation la neutralité de la Belgique et du Luxembourg en pleine paix, pour aller attaquer la France, tandis que ce qui se passe en Grèce est la conséquence d'une longue guerre marquée par l'écrasement des petits peuples par l'Allemagne.

Le roi déclare que les Alliés ont occupé sans sa permission des territoires grecs. Il ne s'agit nulle part d'une occupation proprement dite, mais d'une utilisation due à certaines circonstances. En ce qui concerne les îles visées, la Turquie ayant toujours refusé de reconnaître leur possession à la Grèce, les puissances s'en sont servies provisoirement, avec le consentement tacite de la Grèce, qui n'a protesté que pour la forme, qui a négocié à ce sujet avec les Alliés, stipulant certaines modalités concernant l'utilisation des îles par les troupes alliées et recevant en échange des promesses formelles quant au caractère purement provisoire de l'utilisation, au dédommagement de tous les dégâts possibles et même d'autres promesses non indifférentes à la politique extérieure de la Grèce.

Les Alliés ne sont allés à Salonique que pour secourir la Serbie, l'alliée de la Grèce, et répondre à la mobilisation de la Bulgarie, ennemie irréductible de la Grèce. La Serbie, attaquée de deux côtés était hors d'état de mettre en ligne aux côtés des Grecs les 150.000 hommes prévus aux traités d'alliance. C'est pour remplacer ces 150.000 hommes que les Alliés sont allés à Salonique, sur la demande même du gouvernement grec, qui ne voulait mobiliser qu'à cette condition.

L'arrivée des franco-anglais à Salonique n'a motivé qu'une protestation de pure forme et les autorités militaires grecques ont reçu l'ordre de leur donner toutes facilités.

La neutralité de la Grèce a eu depuis le début un caractère bienveillant pour les Alliés ; non seulement Vénizelos, mais ses successeurs le leur ont déclaré officiellement à plusieurs reprises.

Mais dans les derniers mois, le gouvernement grec a, en fait, laissé violer sa neutralité par les Allemands et les Autrichiens qui ont pris ses côtes et les îles comme base de ravitaillement des sous-marins. Qu'on n'ait pas pu localiser exactement cette base, cela prouve l'habileté des Allemands ; mais leur fureur de la présence des Alliés à Castelloriza, Corfou et autres points connus pour être des nids de sous-marins, prouve la réalité de leur organisation.

Quant aux épithètes violentes par lesquelles le roi qualifie la politique des Alliés, elles ne peuvent donner le change sur la vérité. Le gouvernement grec était si peu convaincu que l'entreprise de Gallipoli serait un échec qu'il a cherché par tous les moyens à y participer et que seules ses exigences exagérées ont fait écarter son concours.

Le roi déclare qu'il ne peut pas démobiliser. Il n'ajoute pas que les Alliés continuent sur sa demande, d'avancer de l'argent à la Grèce pour sa mobilisation.

Quant à son opinion sur l'issue de la guerre, il est agréable qu'un souverain aussi impressionné par la puissance de l'Allemagne avoue publiquement que celle-ci ne peut pas être victorieuse.

Cela montre combien les esprits impartiaux ont raison quand ils proclament qu'elle sera écrasée.

Sur le front du Caucase, les Russes infligent aux Turcs de grandes pertes

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major) :

Dans la région du littoral, les Turcs ont tenté sur un large front de refouler nos troupes, mais ils ont été repoussés avec de grandes pertes. Nos unités poursuivant l'ennemi se sont emparées, après un combat, de la ville d'Hassankala et ont chassé l'ennemi qui s'est enfui jusqu'aux forts de la place d'Erzeroum ; nous avons saisi les fuyards et fait prisonniers plus de 1.500 soldats ; nous avons enlevé un canon, beaucoup de munitions et un grand nombre de tentes.

Dans toutes les directions, les Turcs se retirent précipitamment sous la protection de la forteresse d'Erzeroum, laissant entre nos mains des magasins d'artillerie, de ravitaillement et de grandes provisions de combustible. Partout le sol est jonché de cartouches et d'armes ; les trainards errent sur les routes.

Sur la rive gauche du lac de Van, nos troupes ont refoulé les Turcs vers l'ouest de Vastan.

Au sud du lac d'Ourmia, nous avons rejeté de nouveau un détachement kurde au-delà de la rivière de Djagata.

Un sous-marin anglais coule un hydroplane autrichien

ROME. — Un sous-marin anglais a coulé un hydroplane autrichien dans la Haute-Adriatique. Les deux aviateurs ont été faits prisonniers. Un torpilleur autrichien qui avait voulu porter secours à l'hydroplane fut également coulé par le sous-marin anglais.

ROME. — La rencontre a eu lieu dans le voisinage de Grado ; le sous-marin anglais naviguait à périscope découvert, lorsqu'il aperçut un hydroplane autrichien tombé à l'eau par suite d'une panne de moteur ; à bord se trouvaient deux officiers. Les observateurs du sous-marin sommèrent les deux officiers de se rendre et les firent prisonniers ; ils envoyèrent ensuite une torpille qui coula peu après l'appareil. Un torpilleur autrichien, qui escortait probablement l'hydroplane, apparut bientôt, mais le sous-marin, par une habile manœuvre, envoya une nouvelle torpille sur le bateau autrichien, qui coula à pic. Le sous-marin plongea alors et disparut.

Le Monténégro n'a jamais négocié avec l'Autriche-Hongrie

ROME. — Le consulat général du Monténégro communique la note suivante :

« Le représentant officiel du Monténégro déclare que, contrairement aux informations publiées par la presse, il n'y a jamais eu de capitulation ni de négociations antérieures de paix avec l'Autriche-Hongrie. »

Tout le peuple monténégrin est résolu à lutter à outrance

ROME. — On mande de San-Giovanni-de-Medua à l'Idée Nazionale qu'à la suite d'un revirement en Monténégro, la situation militaire apparaît plutôt satisfaisante : tout le peuple monténégrin est résolu maintenant à lutter à outrance. La conquête du Lovcen est grandement facilitée par les conditions climatiques. Les flancs de la montagne qui étaient absolument nus sont maintenant recouverts d'une forte neige, ce qui rendra difficile l'avance dans le pays des troupes autrichiennes privées d'artillerie lourde. L'occupation de Scutari ne saurait donc être immédiate. Le commandement de l'armée monténégrine est assumé par le général Martinovitch qui jouit dans le pays de la plus grande popularité et de la confiance du roi.

Maintenant que les éléments austrophiles sont éloignés de l'entourage du roi, on peut prévoir qu'aucune négociation n'est plus possible avec l'ennemi.

LES AGAPES DE NICH

Un discours latin de Ferdinand Un discours teuton du kaiser

AMSTERDAM. — Un télégramme de Nich communique les discours prononcés par le roi Ferdinand et par l'empereur d'Allemagne au dîner de gala qui a eu lieu en l'honneur des deux souverains le 18 janvier, jour anniversaire de la création du royaume de Prusse.

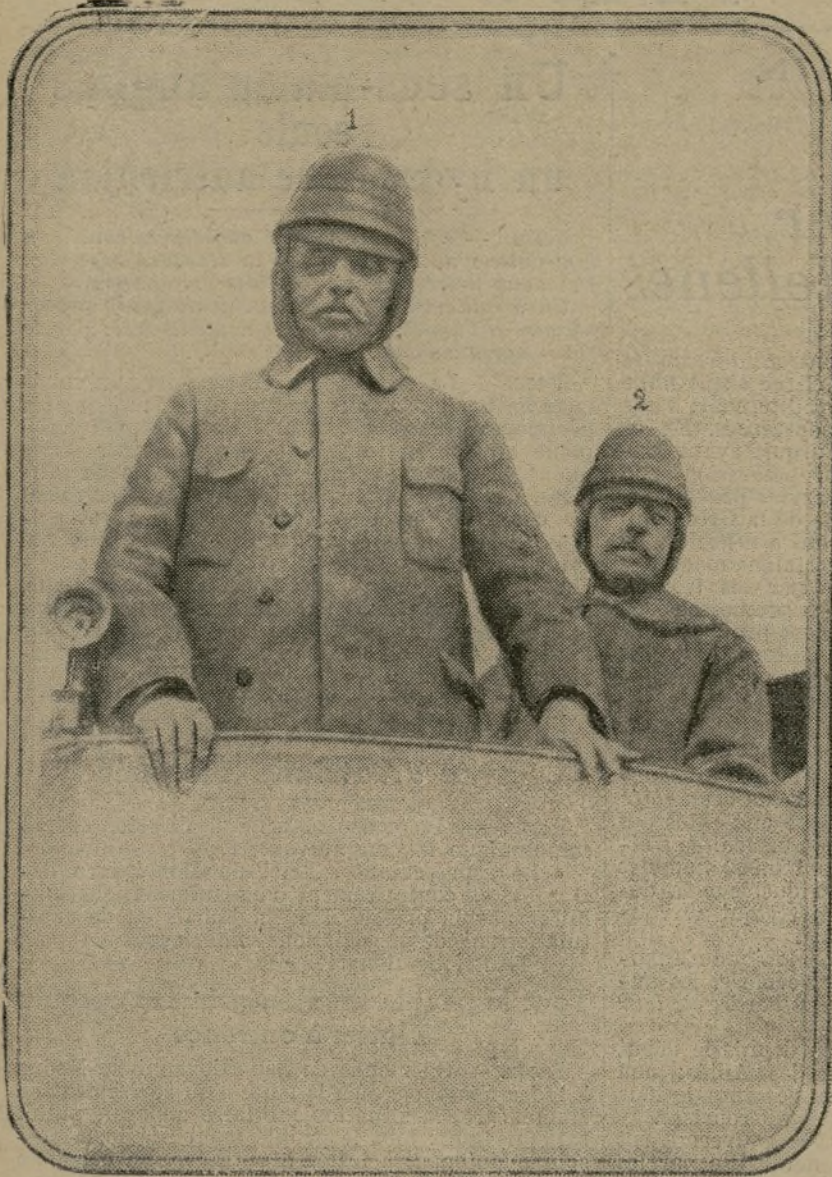
Le roi Ferdinand, après avoir fait l'éloge de l'empereur, s'est exprimé en ces termes : « Le monde a appris à connaître avec surprise et admiration la force de l'Allemagne et de ses alliés. Il croit à l'invincibilité de l'armée allemande sous le commandement du kaiser. »

Le roi a exprimé ensuite l'espoir que l'année 1916 puisse amener la paix. « Mais, a-t-il ajouté, si le destin nous imposait la continuation de la lutte, mon peuple en armes se montrerait prêt à remplir son devoir jusqu'au bout. » Et le roi a conclu : « Ave imperator Cesar et Rex, Victor et Gloriosus es. Nissa antiqua, omnes Orientis populi te salutant redemptorem ferentem oppressis prosperitatem atque salutem. »

L'empereur a remercié le roi Ferdinand. « C'est maintenant la seconde fois, a-t-il dit, que par le commandement de Dieu je célèbre cet anniversaire sur les champs de bataille, et cette fois c'est sur les lieux historiques, sur ce beau morceau de pays conquis par la vaillance du peuple bulgare, aux côtés de son roi, au milieu de ses braves soldats et de leurs chefs illustres. »

« Nous avons mené, a ajouté l'empereur, une lutte sévère qui va s'étendre bientôt encore. La Turquie a renforcé sa situation mondiale grâce à cette lutte opiniâtre et la Bulgarie a découvert sa voie vers un glorieux avenir. »

Deux grands chefs italiens en avion



Le généralissime italien Cadorna (1) et le général Porro, sous-chef d'état-major général (2) ont effectué récemment un vol à bord d'un avion, au-dessus des lignes autrichiennes.

Le cardinal Mercier à Rome



Le cardinal Mercier est à Rome. Il a, paraît-il, persuadé le pape de constituer un tribunal ecclésiastique chargé d'enquêter sur les atrocités allemandes en Belgique.

Les rescapés du croiseur "Natal"



Le croiseur anglais *Natal* a coulé récemment, par suite d'une explosion à bord. On eut malheureusement à déplorer la perte d'une grande partie de l'équipage. Pourtant, grâce à une prompt organisation des secours de nombreux marins ont pu être arrachés à la mort. Voici un groupe de ces rescapés.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La Centenaire

La mère Lepouttu était la gloire du village d'Ecormoy, et non seulement du village, mais de tout le pays des alentours. Non pas qu'elle eût fait quoi que ce soit d'important, ou d'héroïque. Elle n'avait sauvé personne de la mort, ni « rebouté » un bras démis, ni même intrigué, ni volé. Elle ne buvait pas plus qu'une autre. C'était une personne d'aspect très simple et de parler assez banal. Et pourtant on venait la voir de très loin, on ne l'abordait qu'avec respect, absolument comme si elle eût été une prophétesse.

Elle était centenaire.

Et non pas, vous m'entendez bien, une centenaire comme il y en a tant, une de ces centenaires misérables, déjetées, sans dents, d'une repoussante saleté, un débris humain devant lequel, vaguement dégoûté, on se dit : « Oh ! non, vivre à ce prix-là, merci bien ! » Non, c'était une vieille dame extrêmement propre et correcte, un peu taciturne, un peu renfermée, mais sachant à l'occasion sourire d'une bouche encore assez bien meublée et paraissant, tout compte fait, n'avoir que de très peu dépassé la soixantaine.

Comme sa présence attirait au village des quantités de touristes, elle trouvait à l'hôtel du Cheval-Bleu, que cette affluence enrichissait, son couvert mis, et même une chambre, si elle l'avait voulu. Mais elle préférait coucher dans sa chaumière. La vente de son portrait en cartes postales n'était pas un des moindres revenus du papetier. Elle circulait gratis sur la patache, dont les affaires prospéraient à cause d'elle. Tout le village la bénissait. Une source pétrifiante, un saint à miracles, une ruine romaine ne lui eussent pas attiré une telle réputation, ni de tels profits. C'est pourquoi il la gâtait et la cajolait de toutes les manières. Le maire, le curé, l'instituteur lui témoignaient la plus flatteuse déférence, et jusqu'aux haines de partis s'apaisaient devant elle : le cabaretier, qui était anticlérical, et le forgeron, qui était réactionnaire, cessaient de se disputer lorsqu'ils la rencontraient. Pour un peu, ils lui eussent demandé sa bénédiction.

Cet état de choses, qui datait du jour où la mère Lepouttu avait eu ses cent ans, c'est-à-dire depuis trois ans à peu près (et ainsi notre héroïne était une centenaire renforcée), cet état de choses paradisiaque aurait pu durer longtemps encore.

Malheureusement, il y avait, dans ce ciel sans nuages, un point noir, et ce point, si l'on peut s'exprimer ainsi, était personnifié par Mme Antoinette Lepouttu, femme du fils de la glorieuse vieille dame. Cette pauvre créature se mourait de jalousie et d'envie.

— Enfin, disait-elle à son mari, qu'elle excédait de ses plaintes, est-ce que tu peux comprendre ça, toi Lepouttu, que ta mère garde pour elle tout son argent, et ne veuille jamais rien nous donner ? Alors, nous voilà obligés, nous autres, de travailler comme des journaliers, à notre âge ? Si ça continue, au bout du compte, c'est moi qui aurai l'air de la centenaire...

Et c'était vrai. La bru — à force de travailler pour vivre et de rager — semblait plus vieille, plus décharnée, plus ridée que la belle-mère. Elle était dévorée intérieurement par une pensée mauvaise, une idée dont la perversité l'effrayait elle-même, et qui la tenait toutes les nuits à demi-éveillée, dans une sorte de cauchemar où elle prononçait, à côté de son mari épouvanté, des paroles incompréhensibles :

— Non ! non ! ça ne peut plus durer comme ça. J'aime encore mieux tout perdre. Mais je dirai tout. Ça la fera crever...

— Mais quoi ? tout ? interrogeait Lepouttu plein d'angoisse. Et il la secouait comme un vieux pommier. Elle se réveillait alors, hagarde et en sueur. Et tous deux se regardaient sans plus rien dire, comme deux complices qui n'osent pas parler de leur crime prochain...

Mais, un jour, Antoinette, n'en pouvant plus, parla.

Ce fut un beau gâchis.

Ce secret, elle le dit d'abord au curé, puis à l'instituteur, puis au maire. Mais, craignant que ces trois personnages officiels ne fussent trop réservés, elle s'en ouvrit aussi au forgeron, au cabaretier, au patron du Cheval-Bleu, au papetier, au maître de poste, à tout le monde. Du jour au lendemain, l'affreuse nouvelle se répandit jusque dans les taudis les plus reculés d'Ecormoy. Et cette nouvelle avait de quoi surprendre :

La mère Lepouttu n'était pas une vraie centenaire !...

Elle avait menti !... Elle n'avait que quatre-vingt trois ans. Il s'en fallait de dix-sept belles années pour qu'elle eût droit à la vénération qu'elle avait usurpée !...

La colère, l'indignation des habitants d'Ecormoy furent sans bornes. Ils manifestèrent sous ses fenêtres, ils l'injurèrent publiquement, ils lui lancèrent des pierres. En vain l'instituteur et le maire intervinrent en sa faveur, tentant de leur faire comprendre l'imprudence de ces démarches violentes. Il était trop tard. La nouvelle avait gagné le chef-lieu, les journaux s'en emparèrent.

Mme Lepouttu était déshonorée.

Oui, mais, hélas ! par le fait même, le village retombait au rang misérable qu'il occupait auparavant dans la hiérarchie rurale. Puisqu'il n'avait ni source thermale, ni rebouteux célèbre, ni ruine romaine, ni saint à miracles, ni rien, les touristes n'avaient plus aucune raison d'y fréquenter. Les automobiles désapprirent le chemin d'Ecormoy, le Cheval-Bleu redevint la crasseuse auberge de jadis, le papetier liquida pour rien son stock de cartes postales. Et la pauvre Antoinette, moins honteuse de sa vilaine action que déçue de n'en avoir tiré aucun profit, mourut de rage l'année suivante.

Quant à la mère Lepouttu elle-même, elle s'en alla.

Mais que lui importait la déchéance de son village ? Elle avait de petites rentes, encore augmentées par les bénéfices qu'elle avait faits dans l'exercice de son métier de centenaire. Elle alla vivre ailleurs, dans un bourg du département voisin, où, tranquille, n'ayant pas à travailler, entourée de la considération universelle, elle atteignait ainsi, après dix-sept années d'une existence de paresse et de petits soins, l'époque où elle eut véritablement cent ans. Et elle était alors si fraîche, si reposée, si avenante, que personne ne voulait lui en donner plus de cinquante.

Francis de Miomandre.

Nouvelles parlementaires

La franchise postale militaire

Après avoir entendu le rapport provisoire présenté par M. Deshayes sur le projet de loi gouvernemental relatif au régime des franchises militaires, la commission des postes et télégraphes en a adopté les conclusions et a chargé le député de l'Oise d'établir son rapport définitif qui sera déposé jeudi.

M. Deshayes conclut au rejet des dispositions visant le retrait partiel de la franchise aux militaires de la zone de l'intérieur. Il estime qu'on ne saurait frapper de déchéance une catégorie quelconque de soldats et leurs familles.

Il accepte, par contre, les mesures répressives proposées par le gouvernement contre les gens qui expédient sous le couvert de la franchise militaire des correspondances ayant un caractère nettement commercial.

L'envoi en franchise des journaux et publications périodiques demeurerait interdit, mais les infractions à cette interdiction entraîneraient seulement l'application de la double taxe d'usage.

Le rajeunissement des cadres des officiers de marine

La commission de la marine de guerre a adopté, hier, l'ensemble du projet de loi concernant le rajeunissement des cadres des officiers de marine et fixé ainsi l'âge de la mise à la retraite de ces derniers :

Vice-amiral, 62 ans ; contre-amiral, 60 ans ; capitaine de vaisseau, 56 ans ; capitaine de frégate, 54 ans ; capitaine de corvette (pour mémoire), 52 ans ; lieutenant de vaisseau, 50 ans.

Toutefois, par mesure transitoire, la limite d'âge est portée pour les capitaines de vaisseau à 58 ans pendant la première année d'application de la loi, et à 57 ans pendant la deuxième année.

La commission a nommé une sous-commission chargée d'étudier les questions de l'aviation, de la T. S. F. et des auto-canon.

La situation en Orient

A la commission des affaires extérieures de la Chambre, M. Georges Leygues, président, a rendu compte de la démarche qu'il avait été chargé de faire, avec une délégation, auprès du ministre des Affaires étrangères, relativement à la coordination de l'action diplomatique et militaire française en Orient.

Il a exposé ensuite la situation dans le bassin oriental de la Méditerranée et montré la nécessité d'un accord précis entre les Alliés, de manière à ce que les intérêts de chacun d'eux soient rigoureusement garantis.

La commission a également étudié l'état des relations économiques franco-suisses.

Enfin, elle a nommé M. Albert Grodet rapporteur du projet de loi sur les comptes définitifs du budget de l'emprunt du Maroc.

Le service de l'emprunt 5 0/0

La commission du budget a adopté, hier, les conclusions du rapport de M. Raoul Péret sur le projet de loi portant ouverture d'un crédit extraordinaire de 189 millions de francs pour le service de l'emprunt 5 0/0.

La commission a également adopté les dispositions relatives au droit de patente applicables aux fournisseurs de l'armée et le changement du point de départ du délai pour les déclarations de successions de militaires.

A LA CHAMBRE

Où la Censure passe quelques mauvais quarts d'heure

On a parlé hier, au Palais-Bourbon, des fantaisies de la censure. La Chambre était en effet, saisie de la proposition de M. Paul-Meunier concernant le régime de la presse en temps de guerre et tendant à la suppression de toute censure politique, le visa préalable n'étant plus exigé que pour les informations d'ordre militaire et diplomatique.

Ce sont les mesures abusives prises à l'égard de divers journaux qui ont amené la commission de législation civile à saisir la Chambre d'un texte précis. M. Paul-Meunier reconnaît que depuis la demande d'interpellation de M. Henry Bérenger, au Sénat, la presse a connu une ère de quasi-liberté. Mais les incidents d'hier lui ont démontré qu'il ne fallait pas confondre le bon plaisir du gouvernement avec la liberté, qu'il était impossible de faire un bon usage d'un mauvais instrument.

Ayant rappelé l'entrevue du 3 août 1914, à l'Élysée, entre les représentants de la presse et le ministre de la Guerre, entrevue racontée par M. Alfred Capus, M. Paul-Meunier déclare que la commission qui accepte une censure préalable limitée aux articles militaires et diplomatiques repousse de toutes ses forces la censure illégale qu'est la censure politique.

M. Paul-Meunier s'étonne qu'on ait prétendu que la censure protégeait aussi le Parlement. Il rappelle les circonstances dans lesquelles furent frappés, avant-hier, la Liberté, le Journal et le Petit Parisien, et, antérieurement, nombre d'autres journaux :

Un tel régime doit cesser, conclut M. Paul-Meunier. Un journal est une propriété qui existe en vertu d'une liberté inscrite dans la loi. Il est temps de revenir à la légalité et à la vérité. (Vifs applaudissements.)

M. Jules Roche dit que la liberté de la presse n'est pas le droit essentiel des écrivains, mais la garantie des intérêts supérieurs et vitaux de la nation tout entière. Ayant démontré que la censure a dénaturé l'accord intervenu, en août 1914, entre le gouvernement et la presse, il rappelle qu'il a déposé un amendement ayant pour but de faire désigner par leur nom les personnes chargées d'une manière quelconque d'assurer l'application de la loi.

Sous l'ancien régime, dit-il, les noms des censeurs étaient connus. Aujourd'hui, dans nos conversations téléphoniques avec la censure, nous n'avons jamais pu connaître non seulement le nom, mais même la qualité civile ou militaire, ni même le sexe de la personne qui causait avec nous. (Rires.)

C'est, enfin, un petit tumulte avec M. Emile-Constant, qui veut rappeler certains souvenirs de Bordeaux, où, avant de s'exercer contre son journal, la censure sévissait contre M. Emmanuel Brousse, qui avait soulevé les voiles couvrant les soupers du « Chapon fin ».

On entend M. Malvy, ministre de l'Intérieur, apostropher l'orateur avec véhémence.

M. Emile-Constant termine, d'ailleurs, au milieu du bruit.

La discussion continuera mardi.

On ajourne encore les interpellations sur l'aviation

Court débat sur l'aviation au début de la séance. Il s'agissait de fixer la date de discussion des interpellations de MM. Paul Laffont, Girod et d'Aubigny.

M. Aristide Briand proposa de nouveau l'ajournement.

Le sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique a été entendu par la commission du budget et par la commission de l'armée qui étudient la question et dont les conclusions feront vraisemblablement l'objet d'un rapport, dit le président du Conseil à la Chambre. A propos de cette affaire, qui a été démesurément grossie, des propos vifs ont été échangés de très bonne foi, mais il est permis au gouvernement d'affirmer que la question n'est nullement de nature à troubler l'opinion publique.

Tour à tour, MM. Paul Laffont, Girod et d'Aubigny prirent acte de ces déclarations rassurantes. Une intervention de M. Raoul Anglès, jeune député radical-socialiste, faillit tout gâter :

La crise de l'aviation est surtout une crise d'opinion, de certains intérêts individuels et d'ambition politique, dit-il. Nous pouvons en croire les aviateurs, qui, eux, se font tuer et ne font pas la guerre de couloirs. (Bruit.) Nous pouvons considérer la crise comme terminée.

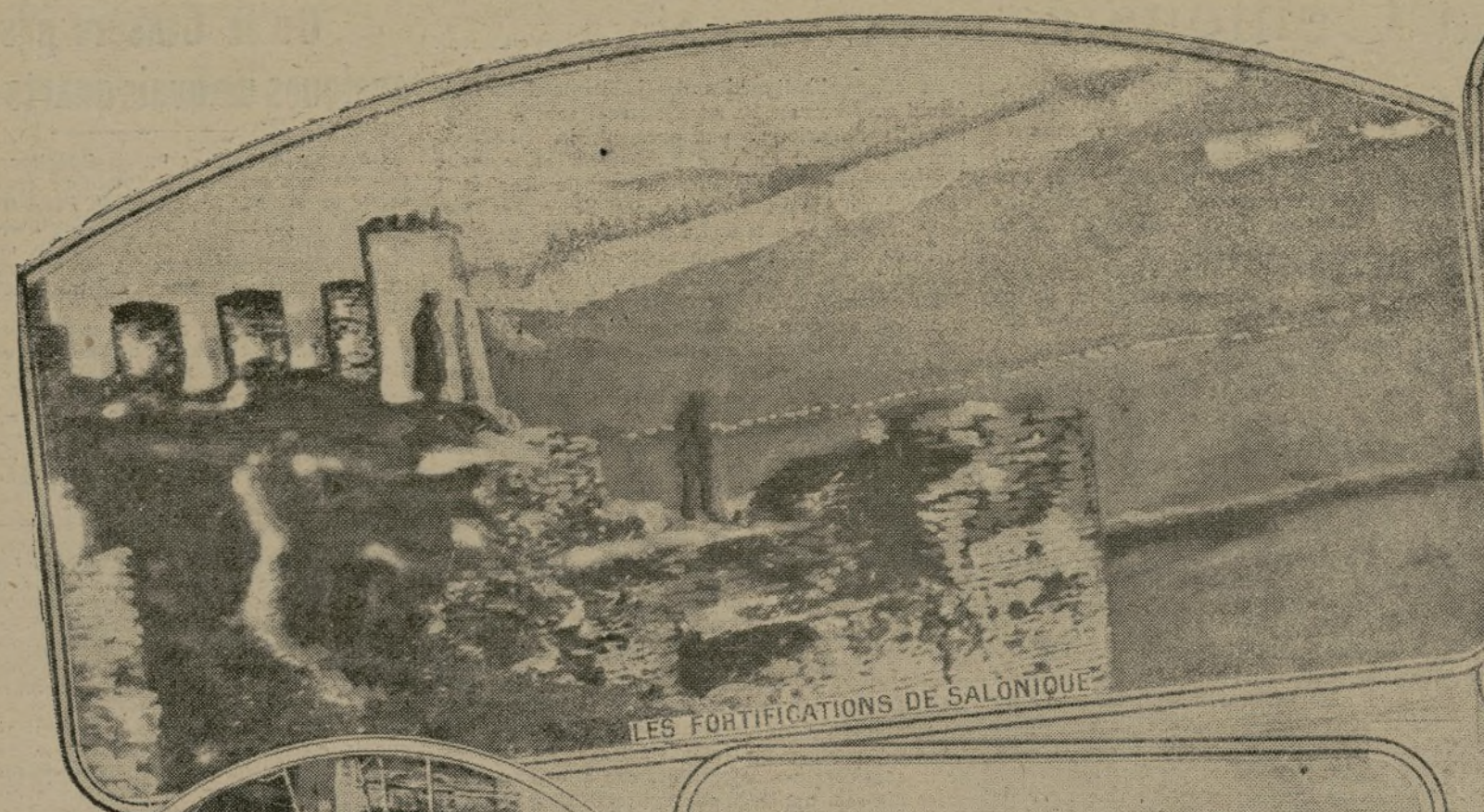
De vives protestations se firent entendre :

— Je demande un communiqué sur la guerre de couloirs, s'écria ironiquement M. Emmanuel Brousse.

— Dans ces conditions, je réclame la discussion immédiate, dit M. d'Aubigny.

Déjà, M. Pierre Etienne-Flandin avait déposé au bureau une demande de scrutin public. Mais des collègues intervinrent et, finalement, tout le monde fut d'accord pour accepter l'ajournement.

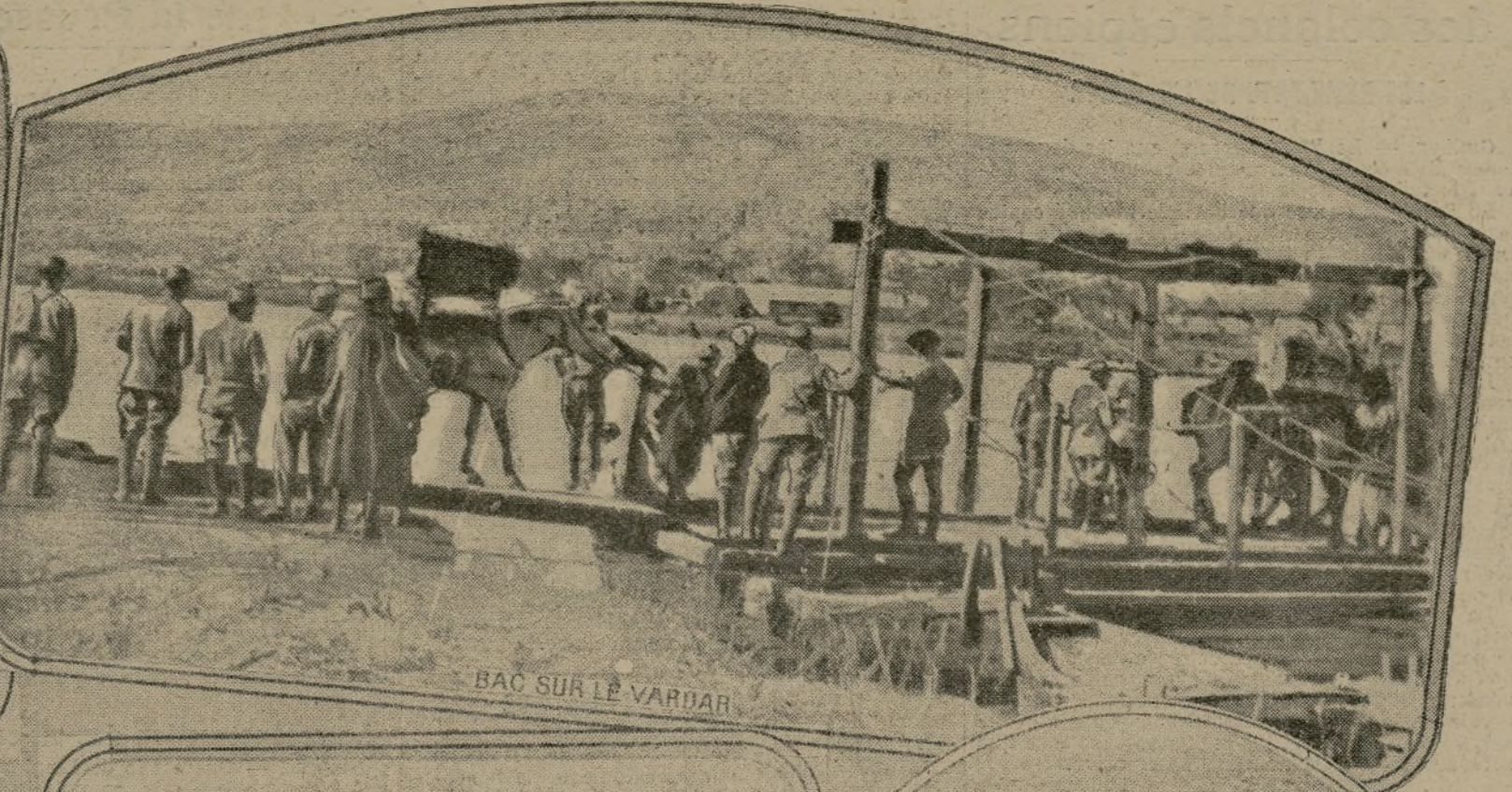
Nos positions à Salonique sont renforcées de jour en jour



LES FORTIFICATIONS DE SALONIQUE



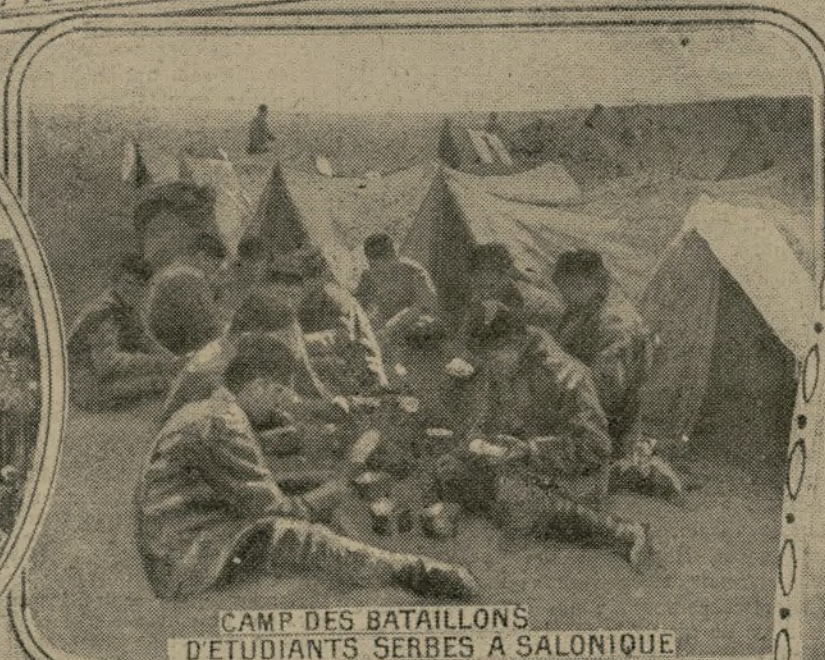
LE GÉNÉRAL SARRAIL



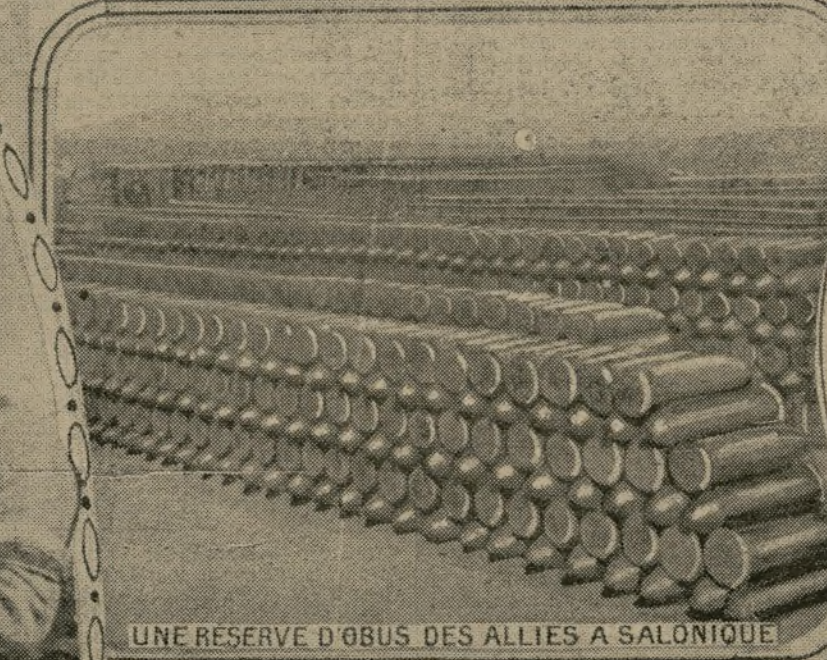
BAC SUR LE VARDAR



LA RÉSIDENCE DU ROI DE SERBIE A SALONIQUE



CAMP DES BATAILLONS D'ÉTUDIANTS SERBES A SALONIQUE



UNE RÉSERVE D'OBUS DES ALLIÉS A SALONIQUE



EVACUATION DE BLESSÉS PENDANT LA RETRAITE EN SERBIE



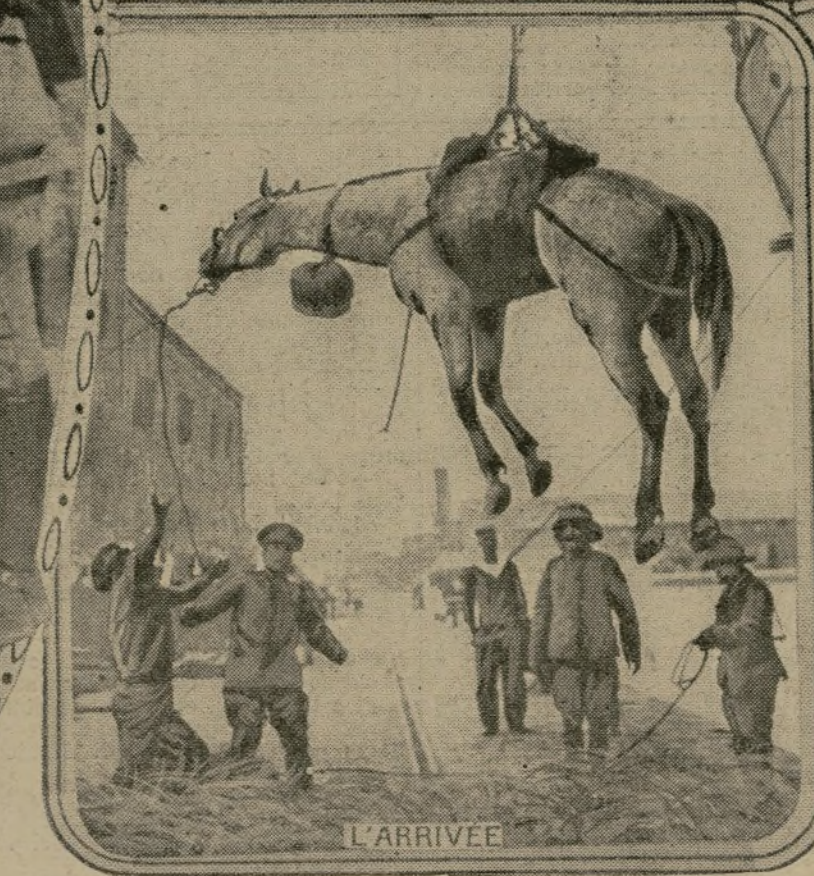
LE DÉPART



DANS LE VIDE



LE GÉNÉRAL SARRAIL



L'ARRIVÉE



A TERRE

On sait que, par une entente entre nos alliés britanniques et nous, dans le but de donner plus d'unité à la marche des opérations, le général Sarrail a été nommé commandant en chef de toutes les troupes rassemblées dans le camp retranché de Salonique. Supérieurement secondé par le général anglais Mahon, notre grand chef, grâce aux renforts qui lui arrivent continuel-

lement, notamment des contingents serbes, qui sont venus grossir nos effectifs, et grâce au matériel considérable qui débarque chaque jour, est maintenant en état d'opposer à l'ennemi une résistance qui permet d'augurer de belles revanches sur ce théâtre des opérations.

(Cliché Service photographique de l'Armée.)

L'affaire des colonels espions

LES RÉSULTATS DE L'ENQUÊTE

GENÈVE. — Le *Bund* apprend que les deux colonels Egli et de Wattenwyl seront renvoyés devant le tribunal de la troisième division.

Le *Bund* dit encore que l'article invoqué contre les inculpés pourra bien être l'article 5 de l'ordonnance pénale du temps de guerre, dite ordonnance de neutralité, laquelle punit de prison et d'une amende pouvant atteindre 20.000 francs quiconque, sur le territoire suisse, aura fait un service de renseignements au profit d'une puissance étrangère.

Le correspondant à Berne du *Vaterland* de Lucerne écrit que l'enquête complémentaire a produit une impression très défavorable pour les inculpés. Elle aurait démontré l'évidence du caractère confidentiel de la *Gazette* journalistique que l'état-major envoyait régulièrement aux deux attachés militaires des légations des puissances centrales. Ce caractère secret pousse même certains journaux à dire que, malgré l'opinion du Conseil fédéral, le cas de trahison pourrait être invoqué en vertu de l'article 42 du Code pénal militaire.

La *Suisse* ajoute que le major Bismarck venait quotidiennement à l'état-major, même dans la partie grillagée où un officier de l'armée suisse non attaché à l'état-major n'avait pas le droit de pénétrer. Le colonel Borel était désigné pour recevoir les attachés étrangers; mais, en réalité, le colonel de Wattenwyl les reçut toujours sans que personne ait fait la moindre observation.

Arrêtera-t-on les coupables ?

GENÈVE. — Certains journaux réclament l'arrestation préventive des deux colonels. Cette arrestation n'est pas encore intervenue, et il reste à décider à quel tribunal divisionnaire l'affaire devra être soumise; ce choix appartient au général; on ne croit pas non plus que les débats puissent être publics en vertu du caractère diplomatique de l'affaire.

Le rôle de M. Langie

GENÈVE. — A propos de l'affirmation que M. Langie avait, dans l'affaire des colonels, livré un document russe déchiffré avec une faute, la *Gazette de Lausanne* affirme que, contrairement à la version des journaux de Berne, M. Langie a déchiffré, non pas une pièce russe mais un grand nombre et cela sur ordre, non pas du colonel Egli, mais du colonel de Wattenwyl. Parmi ces pièces, il s'en trouvait quelques-unes qu'on n'avait pas pu déchiffrer à Berlin et qui furent remises au colonel de Wattenwyl et au colonel Egli. La présence à l'état-major de Berne d'un cryptographe particulièrement capable et connaissant le russe

avait été signalée à Berlin pour le cas où le ministère de la Guerre ou l'état-major allemands éprouveraient des difficultés pour la traduction. Or, parmi ces dépêches s'en trouvait une relative à l'achat d'une quantité considérable de mercure. M. Langie a constaté que le mot mercure pouvait mettre le destinataire sur la trace de la clef nécessaire au déchiffrement, et comme il avait déjà des soupçons sur la provenance des dépêches et l'usage fait, et qu'il ne voulait pas livrer la clef trouvée par lui, afin qu'elle ne prit pas le même chemin que les dépêches, il substitua au mot mercure le mot explosifs. Cette substitution ne put être connue que des officiers commis à l'enquête et de l'un des colonels.

Les journaux de la Suisse allemande prétendent que M. Savoy, président du gouvernement fribourgeois, a, pendant de longs mois, servi d'intermédiaire entre un Belge et le représentant d'une puissance de l'Entente à Berne, qui aurait transmis les dépêches chiffrées concernant les mouvements de troupes allemandes en Belgique. Il y a quelques mois, sur la plainte de la légation allemande, la justice militaire fit procéder à une visite domiciliaire à Fribourg; une seconde visite eut lieu récemment et l'affaire aura peut-être un dénouement devant l'autorité judiciaire.

On a parlé aussi de M. Losier, ancien professeur agrégé à l'Ecole des ingénieurs de Lausanne, qui s'est occupé un certain temps des fortifications de Morat, comme dessinateur. M. Losier a contracté un engagement militaire en France, et il n'a emporté aucune pièce militaire.

LE PIRÉE EN FÊTE

ATHÈNES. — Aujourd'hui, jour de l'Épiphanie orthodoxe, a eu lieu la cérémonie de la bénédiction des eaux à laquelle, pour la première fois, ont assisté le roi, le prince héritier, les ministres et les officiers de l'état-major.

La ville et les navires dans le port étaient pavés; la foule se pressait sur les quais et sur les ponts des navires. Les troupes et les bannières des différents corps de métiers étaient rangées derrière le dais royal.

La procession a apporté de la cathédrale la croix que le métropolite d'Athènes a jetée dans la mer au bruit des salves d'artillerie, pendant que, suivant la tradition, une colombe portant les couleurs helléniques était lâchée.

Le roi a été acclamé. Tout le Pirée est en fête.

En Hollande l'inondation diminue

AMSTERDAM. — Aux dernières nouvelles, les inondations baissent généralement dans le nord de la Hollande.

Les eaux, autour du Permerend, dans la région la plus exposée de la Hollande, sont devenues étiées à 1 heure du matin, puis elles ont commencé à baisser; ce matin, elles auraient décliné de 30 centimètres.

En travaillant énergiquement, les ouvriers militaires et civils sont parvenus à renforcer la digue entre les polders Zaan oriental et occidental de façon à empêcher le développement de l'inondation.

La tempête de la nuit passée a causé de nouveaux dégâts aux maisons déjà endommagées par l'inondation.

Les projets sociaux de la Prusse

AMSTERDAM. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* rapporte qu'à la seconde Chambre de la Diète de Prusse tous les délégués se sont montrés favorables au vote d'un crédit de 100 millions de mark destinés à organiser une sorte de colonisation agricole intérieure au profit des invalides de la guerre.

Les députés se sont refusés à s'expliquer publiquement sur les modalités de ce projet, se réservant d'exposer leurs vues dans la commission. Le député progressiste Paschnicke a dit: « La Prusse n'est plus un Etat agricole, mais un Etat industriel; un Etat agricole aurait déjà dû demander la paix. »

A la Chambre des Seigneurs, le conflit causé par la réforme électorale s'est affirmé.

Le baron Richthofen, à propos d'une loi sur les pêcheries, a fait une protestation contre le passage du discours du trône qui visait cette réforme. Cette démonstration a causé une surprise générale. Le prince Hatzfeld a déclaré que son parti était fort déçu de constater qu'à propos d'une loi sur les pêcheries, les conservateurs ultra nient pu oublier à ce point les circonstances particulières où se trouve la Prusse.

Le *Berliner Tageblatt*, journal radical, écrit que l'incident causé par le baron de Richthofen à la Chambre des Seigneurs est la plus vive atteinte portée à l'union sacrée depuis le début de la guerre.

La reconstruction des villes détruites

GENÈVE. — On mande de Königsberg:

A l'assemblée de la commission pour la reconstruction des localités de Prusse orientale détruites pendant la guerre, le président a déclaré que, jusqu'à présent, 4.655 projets d'architectes ont été approuvés; 33.190 maisons sont détruites, dont la valeur moyenne est estimée à 8.500 mark, de sorte que le total des dommages causés aux immeubles s'élève à environ 300 millions de mark. On estime que dans le courant de cette année, 9 à 10.000 maisons pourront être reconstruites.

Le Reichstag contre le militarisme

BALE. — D'après la *Gazette de Cologne*, le Reichstag a demandé au chancelier de l'empire de présenter à la prochaine session un projet de loi précisant la responsabilité de l'autorité militaire pour toute intrusion illégale dans la vie des citoyens.

Le charbon est rare en Italie

GENÈVE. — D'après les journaux, la Société italienne de navigation sur le lac Majeur va interrompre ses services à cause du manque de charbon.

La presse demande aux autorités italiennes de prendre des mesures pour que ces services soient maintenus.

NICE RIVIERA-PALACE
36 jours idéal
Merveilleux parc de 30.000 mètres. — PRIX REDUITS

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 22 JANVIER 1916

(23)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE X

L'art d'occuper cinq minutes

(Suite)

C'était elle qui avait écrit ces mots qui retentissaient encore à ses oreilles, ces mots qu'il venait d'entendre, ces mots qui étaient une sentence: « lui, rien que lui! »

Nobody souffrait à ce point de l'angoisse morale où il se trouvait, du chagrin où se débattait son pauvre cœur d'homme amoureux, qu'un instant il oubliait complètement son sort, la présence même de Felbert, et ce fait étrange qu'il était désigné pour les salves prochaines, alors que son camarade paraissait épargné.

La brusque entrée d'une patrouille, l'arme à l'épaule, le fit sursauter.

Un oberléutenant s'approchait:

— Fâché de vous déranger, monsieur l'aviateur! Mais j'ai des ordres formels! Vous plaît-il de m'accompagner?...

... C'était un tout jeune lieutenant de uhlans, un blondin à la moustache naissante, qui sem-

blait infiniment fier du grand sabre pendu à son côté, de ses éperons qu'il faisait cliqueter, et puis, encore, du monocle vissé par prudence dans la visière du képi!

— Soit! accepta simplement Nobody en se levant.

Et, avec un haussement d'épaules, il déclarait:

— Je vous suis, lieutenant!

Nobody ne tentait aucune résistance. Il savait bien que c'eût été profondément inutile... Ne risquait-il pas, plutôt, en se débattant, non pas d'aggraver son sort, qui ne pouvait être pire, mais d'aggraver celui de Felbert?

Calme, froid, Nobody tendit donc la main à son ami:

— Bonne chance! souhaite-t-il.

Puis, tandis que Felbert, un peu pâle, bégayait quelques paroles indistinctes, Nobody, redressé, les bras croisés sur sa poitrine, allait prendre place au milieu des soldats allemands qui l'attendaient devant la porte.

Il était pris. On allait le fusiller. Tout cela n'avait aucune importance... Ce n'était pas même à cela qu'il songeait...

En cette minute, plus que jamais, Nobody ne voyait devant ses yeux que le fin visage de sa fiancée, de cette Josette qu'il lui fallait bien haïr, et dont la seule pensée, cependant, le troublait jusqu'aux fibres de son être.

Tandis qu'on le conduisait au lieu de son supplice, Nobody, dans le secret de son âme, inventait l'affreux marché dont il avait dû être l'objet.

Il voyait Josette donnant aux Prussiens toutes les raisons qui rendaient sa mort importante.

Il l'entendait faire son éloge, vanter son habileté d'aviateur!

Il l'entendait conclure:

— Il faut le fusiller!... Il faut le fusiller!

tout de suite! Donnez-moi de l'or, et je vous fournirai le moyen de le reconnaître!

Et on avait dû lui donner de l'or. Il y en avait toujours pour les espionnes!... Alors, elle avait offert la photographie qu'elle possédait. Puis, de cette même écriture dont elle s'était servie, jadis, pour lui adresser des lettres d'amour dont certaines chantaient encore dans sa mémoire, elle avait tenu à bien préciser quel était celui des deux prisonniers qu'il convenait d'abattre:

— « Lui rien que lui! » Comme la phrase avait été nettement écrite!

Tandis que Nobody pensait de la sorte, un ordre, jeté d'une voix rageuse, le fit sursauter:

— Eh bien! Qu'attendez-vous? Adosses-vous là!

Alors, il leva les yeux, et il regarda où il était...

Oh! c'était sinistre, sinistre et grotesque à la fois, cette parade dont il était le héros, cet ordre qu'on avait choisi pour le mettre à mort!

On l'avait conduit dans la cour d'une usine quelconque: une cour banale, une cour qui semblait à l'abandon, et que l'on s'étonnait de voir si grande, si vide, privée des allées et venues familières des travailleurs qui devaient, d'ordinaire, la hanter...

On l'avait conduit là... et le petit lieutenant blond lui désignait maintenant de son sabre un grand mur blanc contre lequel s'étagaient des piles de futailleries vides...

— C'est bien! fit Nobody.

Et il alla s'accouder à l'une de ces futailleries...

Une heure plus tôt, au camp français, une scène comique avait eu lieu.

A quelque distance de Naney, une grande

PARIS PENDANT LA GUERRE

L'Ordonnance

Comme il s'agit d'un médecin militaire — d'un major à quatre galons affecté à un hôpital de Paris — c'est le dépôt d'infirmiers qui a été chargé de lui fournir un ordonnance. Un beau matin, quand tous les auxiliaires ont été réunis, le sergent est arrivé comme tous les jours avec ses listes et a demandé :

— Qui est-ce qui veut être ordonnance chez un major ?

Tout d'abord, personne n'a répondu, et puis, enfin, un petit homme carré et trapu avec un grand nez droit sort des rangs ; il a l'accent de son pays :

— Et bien moué j'm'engage : j'peux-t-y faire vot' affaire ?

Et il reste là à se dandiner, tandis que le sergent prend ses nom, prénoms et matricule, et un tas d'autres renseignements. On pouffe :

— Ben, mon colon, le major il ne sera pas fauché avec un gas comme ça.



— PATATRAS...

Le major est à l'hôpital quand son futur ordonnance arrive, tout embarrassé avec son sac, sa moustache, son képi qu'il a cru bon d'ôter et qui le gêne beaucoup, parce qu'à la main il a déjà sa feuille de route. Dans l'antichambre où on l'a fait entrer, il ouvre de grands yeux, de bons yeux candides et doux qui laissent voir, semble-t-il, jusqu'au fond de son âme simple de gas de la terre. Une porte grince : madame est devant lui.

Il est très intimidé devant cette grosse dame en peignoir bleu qui le regarde des pieds à la tête ; il ne sait pas quoi dire ; alors il tend son papier.

— Vous donnerez ça au major, mon garçon ; moi, je n'y connais rien aux paperasses militaires. Mais, dites-moi, comment se fait-il que vous ne soyez pas dans les tranchées, bâti comme vous êtes ?

Pour le coup, il en devient tout rouge.

— C'est point d'ma faute, allez ! Chez nous, les gens ils disent comme vous, tellement que j'n'ose plus y retourner ; mais c'n'est point de ma faute.

J'y vois quasiment point. Je suis myope, comme on dit, que c'est pas croyable.

— Bien, bien ; s'il n'y avait que des soldats comme vous... Enfin, est-ce que vous êtes habitué au service qu'on va vous demander ?

— Dame ! oui, j'étais valet avant c'te guerre ; il fallait voir comme chez mon patron l'écurie était



A. WARNOD -

— IL FAIT LE FARAUD !

tendue, et l'étable donc ? Ayez pas peur, ça va briller dans votre salle quand je m'aurai mis après.

Elle n'a pas l'air d'avoir très confiance :

— Nous allons voir. Vous allez aider Marie à faire le grand salon à fond.

Marie, c'est une petite bonne tout en cheveux fous et en taches de rousseur : elle est ravie :

— Chouette ! vous êtes fort, vous, ça va aller vite.

Au commencement, cela va très bien ; il a ôté ses gros souliers pour être plus à son aise sur le parquet ciré et il frotte, il astique, il encaustique de tout son cœur. De temps en temps, madame passe la tête par la porte ; elle est enchantée de le voir travailler ; elle ne peut s'empêcher de le complimenter, et c'est ce qui perd tout.

L'ordonnance ne se sent pas de joie, il veut ôter la poussière jusque sur les moulures du plafond ; il s'arme d'un balai, grimpe sur une chaise, et, patatras ! la chaise glisse, son pied passe à travers, et le balai s'abat sur une petite vitrine remplie d'objets précieux. Au fracas, madame se précipite, et non seulement elle, mais aussi le major qui vient de rentrer. C'est un gros homme, bedonnant et chauve, ravi de porter l'uniforme et qui veut se donner des airs de vieux briscard.

— Mais il est fou ce gaillard-là, absolument fou ; il s'amuse à faire le pantin sur mes chaises maintenant. Qu'est-ce qui m'a envoyé un abruti comme ça ! Je vous ferai coucher à la boîte, moi.

L'ordonnance est terrifié ; il reste à contempler le désastre, son balai à la main. Marie, la bonne, se moque de lui.

— Qu'est-ce que vous faites là, planté comme un cierge ? C'est-y que vous attendez que ça se recolle tout seul ?

Il se remet au travail ; mais il n'est pas remis de son émotion, et ce sont les verreries qui en souffrent. Le balai devient dans ses mains une arme dange-

reuse. Tantôt c'est le manche, tantôt c'est la brosse qui accroche quelque chose. Sur les étagères les statuettes, les bibelots, les vases comprennent, terrorisés, le sort qui les attend. Le major et sa femme sont retenus dans la pièce à côté par un ami qui est venu les voir. De temps en temps ils sursautent : c'est l'ordonnance qui a encore cassé quelque chose.

Enfin, l'ami s'en va. Le major et sa femme se précipitent au salon. L'ordonnance est beau à voir époussetant et balayant de toutes ses forces parmi les cataclysmes qu'il vient de causer. Il explique :

— Dame ! vous comprenez, quand on n'y voit quasiment point.

Le major est tout rouge. Peut-être va-t-il avoir une attaque :

— Fichez-moi le camp à la cuisine ; fichez-moi le camp, et qu'on ne vous revoie plus !

Le pauvre garçon, effondré sur une chaise, n'ose plus bouger. Marie prépare le dîner ; lui ne veut pas se risquer à lui proposer ses services, il voit devant lui toute une perspective de choses terribles : la salle de police, la prison, le conseil de guerre, peut-être.

Un coup de sonnette le fait sauter en l'air :

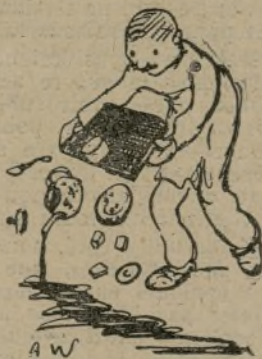
— Ils vous appellent, fait Marie.

Il y va, se fait « attraper » parce qu'il n'était pas

là. Il est encore plus ému, et, naturellement, renverse sur le tapis du bureau, dans un océan d'eau bouillante et un fracas de faïence brisée, la tasse de tilleul qu'on lui avait dit d'aller chercher à la cuisine.

Mais tout finit par s'arranger. Marie lui a vite appris comment on « dresse les patrons ». Il n'a plus peur ; il fait le faraud, palabre au milieu des groupes dans le quartier, flirte avec les bonnes, des autres étages et a sur la guerre la même opinion que son major, « un bon vieux qui s'y connaît ». Il casse encore presque autant de vaisselle, mais il n'y attache plus une importance exagérée. Et même, quand c'est une pièce du beau service qu'il a cassée ou un vase auquel on tient, sa bonne figure s'illumine d'un sourire qui est presque celui qu'il avait lorsqu'il abattait le cochonnet, au temps où il jouait aux quilles dans son pays, avant la guerre.

Texte et dessins d'André Warnod.



A. W.

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé...	4 fr. »
Cartonnage élégant, à nos bureaux...	1 fr. 75
Par poste, recommandé...	2 fr. 30

tranchée était occupée moitié par un escadron de hussards, moitié par des fantassins.

Or, naturellement — entre fantassins et hussards — les discussions se multipliaient, les défis, impossibles et fous, s'échangeaient continuellement !

Mais il devait y avoir, cette fois, matière grave à polémique. On faisait cercle, en effet, autour d'un hussard qui, appuyé sur sa latte, vociférait une série d'injures à l'adresse d'un fantassin qui demeurait calme, les deux mains dans les poches, le fusil à la bretelle, Rosalie au clair trônant sa joue comme pour le caresser d'un baiser de gloire...

L'homme de cheval jurait :

— Chiche ! que je vas y dire ?

Le fantassin, non moins impératif, affirmait de son côté :

— Chiche que si tu vas y dire, j'vais y dire aussi !

— Tu sais, pousse-caillou, que t'y couperas pas d'une corvée ?

— Tu sais, pousse-crottin, qu'il te ratera pas, ton capiton ?

— Eh ! va cone ! Y vaut l'tien !

— Non, bien sûr, qu'y vaut pas l'mien !

— Chiche que si !

— Chiche que non !

La discussion menaçait de s'éterniser... L'un des fantassins qui étaient là, riant de l'animation des deux hommes, remarqua :

— Eh ben, j'vas vous dire une bonne chose, moi... c'est que si vous continuez, les Boches auront rud'ment l'temps d'tui faire passer l'goût du pain, au copain !

Or, il semblait que ces paroles eussent suffi à précipiter les événements.

A peine les avaient-ils entendues, en effet, que

les deux adversaires, fantassin et hussard, se séparaient avec précipitation...

Ils avaient trouvé le même mot :

— C'est bon ! j'y vais, moi, voir mon capiton !...

Et tous deux s'élançaient, en effet, vers une sorte de trou, creusé dans la tranchée, et pompeusement dénommé « le salon » des officiers !

Là, se trouvaient deux capitaines, deux tout jeunes gens, qui, très évidemment, ne devaient qu'à la campagne, et à leur valeur, d'être arrivés, si vite, à un semblable grade...

Ils étaient fort gais, ces deux jeunes gens, et, tranquilles, car on ne signalait aucune attaque possible des Allemands, ils plaisantaient de la meilleure humeur du monde, au sujet de l'installation rudimentaire de leur « home », qu'ils s'efforçaient, d'ailleurs, de compléter :

— André, mon vieux ! murmurait l'un d'eux, ça devient tout à fait luxueux !

— Louis, mon frangin ! ripostait l'autre, c'est même « si tellement » épatant, ainsi que diraient nos hommes, que j'ai presque envie d'écrire à notre cadet qu'il se hâte de réapparaitre et de donner notre adresse à quelques-unes de ses plus jolies clientes !

André ?... Louis ?... Ces deux jeunes capitaines étaient-ils donc les deux frères de Gilbert de Fossy ?... de Nobody ?... du malheureux prisonnier qui, en ce moment, était aux mains des Allemands ?...

Il s'agissait bien, en effet, des deux fils de l'héroïque général en retraite...

La guerre, qui a de terribles cruautés, a aussi de ces heureuses surprises.

Ni André, ni Louis ne s'attendaient à se rencontrer sur le champ de bataille. Et cependant, depuis cinq jours, ils étaient ensemble, réunis par

le sort, réunis par la gloire, car ils avaient été, l'un et l'autre, promus pour faits d'armes brillants !

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, ils étaient ainsi occupés à plaisanter, lorsque l'irruption inattendue de deux soldats les faisait sursauter...

Devant Louis, officier de cavalerie, un hussard, prenant la position militaire, débitait tout d'une haleine :

— Mon capitaine, puis-je vous parler ?...

Devant André, officier d'infanterie, un lignard au garde à vous interrogeait :

— J'ai des choses à vous dire, mon capitaine ?...

Or, les deux frères, d'une même voix, ripostaient :

— Vous êtes sentinelles ?... Vous avez abandonné vos postes ?... Vous serez punis !

C'était inévitable, les deux soldats se regardèrent :

— Tu vois ? faisait le cavalier. Y vaut l'tien, mon capiton !

— Tu vois, répliquait le fantassin, mon capiton, y n'est pas plus moche que l'tien !...

Et ayant, l'un et l'autre, l'air très satisfait, ils continuaient :

— Voici ce qui est de la chose : si on a abandonné notre garde, c'est rapport qu'on a vu du nouveau...

— Du nouveau ?...

Louis et André s'étaient dressés, saisissaient leur revolver, faisaient mine de s'élaner en avant...

Les Allemands approchaient-ils, par hasard ?

Une attaque était-elle à craindre ?

— Eh bien ! parlez, bougres d'ânes ? hurla Louis.

(La suite à demain.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les nouveaux monoplans de chasse allemands

Au début de la guerre, les Allemands possédaient un nombre très important d'avions. Ils avaient préparé soigneusement tous les rouages de cette nouvelle arme, et de nombreux pilotes avaient reçu, dès le temps de paix, l'éducation militaire indispensable. Aussi, dès le mois d'août 1914, leurs escadrilles, bien entraînées, pouvaient remplir le rôle qui leur avait été dévolu par leur état-major. Rôle peu brillant d'ailleurs, car les avions allemands eurent alors surtout pour mission d'aller bombarder les habitants inoffensifs, les femmes et les enfants, dans les grandes villes comme Paris.

Les taubes, avec leurs ailes en crochet, purent, en raison de leur grand nombre, filer facilement au-dessus de nos armées en retraite stratégique pour accomplir leurs actes criminels et exécuter des ordres qui ne semblaient guère avoir été donnés pour des raisons militaires.

Mais les avions étaient appelés à jouer d'autres rôles dans la guerre actuelle. Lorsque les Allemands, après avoir subi la défaite de la Marne, durent transformer, pour se sauver, la guerre de mouvement en guerre de position; ils ne semblèrent pas tout d'abord comprendre l'emploi nouveau qu'une armée pouvait faire des escadrilles et continuèrent leurs errements.

Si, de notre côté, nous possédions, tout au début des hostilités, une infériorité certaine sur nos ennemis en matière aéronautique, nous ne mîmes pas longtemps à saisir que l'emploi des avions allait évoluer de façon particulière par suite de la tournure nouvelle des opérations militaires. Notre commandement fut bientôt fixé sur l'utilisation des appareils et demanda la construction de nombreux avions. Nos usines en fabriquèrent aussitôt le plus possible avec la plus grande rapidité possible, et la production ne fit qu'augmenter pendant les mois qui suivirent.

Au bout de quelque temps, nous fûmes en mesure de lutter contre nos ennemis; nous rattrapâmes l'avance des Allemands, tant par le nombre que par l'utilisation rationnelle des avions; bientôt même nous obtenions la supériorité sur eux. Nos communiqués nous apprirent que nos grands pilotes « descendaient » fréquemment leurs adversaires; nous faisons des raids heureux sur certaines villes allemandes, en représailles des bombardements effectués la nuit par des zeppelins. Nos communiqués ne nous apprenaient pas, par contre, les succès de nos reconnaissances aériennes, ne nous disaient pas les insuccès continus des pilotes ennemis qui tentaient toujours de franchir nos lignes pour gagner Paris et qui ne pouvaient plus y réussir.

Les Allemands comprirent alors que le nouveau mode de combat devait subir, chez eux, une évolution particulière. Ils s'aperçurent qu'il leur manquait l'avion de chasse nécessaire pour mettre fin à nos incursions trop fréquentes au-dessus de leurs positions pour empêcher le repérage de leurs batteries qui souffraient vraiment de façon excessive des coups de notre artillerie.

Il leur leur rendit cette justice qu'ils ne cherchèrent pas longtemps. Ils s'étaient vite rendu compte que certains de nos monoplans possédaient des qualités de vitesse, de maniabilité telles que leurs pilotes étaient presque sans défense devant de tels appareils. Ils décidèrent purement et simplement de les copier, en adoptant les particularités qui leur semblaient intéressantes. C'est ainsi qu'ils réalisèrent un monoplan, de valeur, disons-le, en empruntant au génie de nos inventeurs et en utilisant pour la plus grande partie la forme des monoplans Morane-Saulnier. Ainsi prit naissance le fameux monoplan « Fokker », dont nos ennemis ne tardèrent pas à vanter les qualités de vol en même temps que les qualités d'offensive. Ces suggestions n'étaient d'ailleurs transmises, aux pays neutres, que dans le but d'effrayer nos pilotes et de les détourner le plus possible de faire des reconnaissances sur le territoire occupé par les Allemands. Nos rusés ennemis espéraient que le seul nom de Fokker suffirait à glacer d'effroi nos escadrilles de bombardement ou de reconnaissance. Cela sera une illusion de plus pour les Boches. Nos aviateurs ont récemment mis à mal deux exemplaires de ces gardiens de l'air.

Bien que ces monoplans soient déjà en service depuis un certain temps, ils sont peu connus du public, car ils ont un rôle spécial, et des ordres sévères leur commandent de ne dévoiler leur incognito qu'en cas de nécessité absolue. Il est absolument interdit aux officiers qui les montent d'aller voler au-dessus des lignes françaises. Ces appareils doivent rester dissimulés constamment et très en arrière et ne s'élever que lorsque le danger devient évident. Si des avions français apparaissent et passent au-dessus des batteries

ennemies sans être atteints, s'ils menacent de vouloir pénétrer en profondeur sur le terrain envahi, alors, les pilotes doivent se précipiter dans les airs et engager le combat immédiatement avec l'adversaire. On conçoit ainsi pourquoi jamais aucun Fokker n'a encore été abattu de notre côté de la barricade, pourquoi nous n'avons pu étudier sa carcasse éventrée. Seuls nos pilotes connaissent assez bien cet appareil pour avoir eu souvent à lutter contre lui.

Malgré les difficultés qu'il y a à détailler un monoplan aussi rare, nous savons quelles en sont les caractéristiques. C'est un avion de grandes dimensions dont la forme des ailes ressemble beaucoup à celle des monoplans français. Le fuselage est complètement recouvert et a une section quadrangulaire. Les gouvernails de profondeur et de direction employés d'habitude par les constructeurs allemands ont subi de profondes modifications et ceux du Fokker tiennent à la fois des gouvernails du Taube et de ceux du Morane.

Le fait à signaler dans la fabrication de ce monoplan est que l'ingénieur qui l'a conçu s'est efforcé de remplacer le bois le plus possible par des tubes d'acier. C'est ainsi que dans le fuselage et



PARASOL MORANE-SAULNIER.

Copié en grande partie et remanié par les Allemands pour construire les Fokker.

les ailes, longerons et nervures ont été le plus souvent établis de cette façon.

Le moteur du Fokker est très puissant; sa force égalant 150 chevaux. Très robuste, il actionne une hélice de 2 m. 50 qui semble donner un excellent rendement, puisque ce grand monoplan atteint des vitesses de 180 kilomètres à l'heure et, partant du sol, atteint une altitude de 3,000 mètres en une dizaine de minutes.

Il faut bien reconnaître que, quoique très rapide, il est très maniable. Il constitue en somme une unité de combat assez perfectionnée.

Mais ce qui constitue l'excellence de cet avion de chasse, ce n'est pas seulement sa forme et la puissance de son moteur, c'est encore la mitrailleuse dont il est muni, et surtout le dispositif spécial qui permet au pilote de tirer sur l'adversaire à travers l'hélice. Il n'y a pas là encore une invention allemande. Comme pour les caractéristiques, les ingénieurs teutons ont tout simplement pris le dispositif que Garros avait imaginé sur son appareil.

Une mitrailleuse est disposée devant le pilote de telle façon que son axe de tir passe en un point d'un des rayons de la circonférence décrite par l'hélice en mouvement. On comprend facilement qu'une pale de l'hélice ne se trouve sur le trajet de la balle qu'une seule fois par demi-révolution. En un mot on peut tirer avec la mitrailleuse, sans rencontrer d'obstacle tout le laps de temps nécessaire à l'hélice pour accomplir un demi-tour. Si la mitrailleuse est bien réglée en harmonie avec la vitesse de rotation de l'hélice, on n'aura à enregistrer la rencontre d'une balle et d'une pale qu'assez rarement. Pour éviter les accidents, des précautions ont été prises. L'hélice est blindée à l'endroit qui correspond à la trajectoire du projectile. En outre, cette partie blindée porte un V proéminent dont le sommet est tourné vers l'aviateur. De cette façon, si une balle rencontre une pale de l'hélice, elle s'engage entre les branches du V et ricoche sur le côté sans dommage pour le pilote.

Grâce à ce dispositif, l'aviateur peut attaquer l'adversaire de front. En maintenant l'axe de sa mitrailleuse parallèle à l'axe de son monoplan, il pointe son appareil comme on pointe un canon et, quand il juge que dans le prolongement de son capot se trouve l'avion ennemi, il met en marche sa mitrailleuse, plaçant ainsi la plupart de ses projectiles dans la cible.

Bien que de tels avions passent, aux yeux des Allemands, comme l'idéal des avions de chasse, nos pilotes ont eu raison de leurs machines puissantes. Nos ennemis auraient dû se douter que nos aviateurs connaissent la façon de lutter contre ces monoplans, puisqu'ils en avaient manié de semblables. On n'apprend pas aux vieux singes à faire la grimace.

Vapeur anglais coulé

LONDRES. — Le vapeur anglais *Sutherland* a été coulé le 17 courant. L'équipage a été débarqué à Malte. Un matelot a péri.

TRIBUNAUX

Déserteur la nuit, canonnier le jour

Le canonnier Monnoyeur, du 12^e régiment d'artillerie, à Vincennes, était condamné, le 18 juin 1915, pour désertion, à deux ans et trois mois de travaux publics. Monnoyeur déclara avoir voulu, pendant les trois mois que dura son absence, gagner par son travail quelque argent pour subvenir aux besoins de sa femme et de ses deux bébés. La pauvre femme, sans ressources, avait tenté de se suicider.

Monnoyeur, bénéficiant de l'article 150, avait été immédiatement envoyé au front, mais il dut être évacué quelques mois plus tard pour grave maladie.

Il comparait à nouveau, hier, devant le deuxième conseil de guerre, sous la même inculpation. Monnoyeur, à la visite médicale, avait été exempté de service, du 24 au 30 novembre dernier. Et, bien que présent chaque jour à la caserne, ainsi qu'en attestent les témoignages, le canonnier ne répondait pas aux appels, car, n'ayant pas un lit à la chambrée, il allait passer ses nuits chez lui. D'ailleurs, c'est dans la cour du quartier qu'il fut mis en état d'arrestation, le 30 novembre. Il n'en avait pas moins à répondre du délit de désertion, aggravé encore de la récidive.

Malgré une très émouvante plaidoirie de M^e Eugène Philippe, le canonnier Monnoyeur n'a pu obtenir de ses juges que le minimum de la peine requise par le commissaire du gouvernement, le capitaine Montel, soit trois ans de travaux publics.

Port illégal de décoration

Emmanuel Jeanne, chasseur à pied au 7^e bataillon, était arrêté, le 9 décembre 1915, dans un bar de la rue d'Angoulême. Il portait l'uniforme de sous-lieutenant de chasseurs alpins, et, sur sa vareuse, s'éclataient la croix de la Légion d'honneur, la médaille militaire, la croix de guerre avec trois palmes et deux étoiles.

Jeanne, bien que réformé en 1910, s'était engagé volontairement pour la durée de la guerre; il avait été blessé à Liège et était allé deux fois au front.

Au moment de son arrestation, il était en congé de convalescence, et son état de santé était tel que, le 28 décembre, il était réformé.

Traduit devant le deuxième conseil de guerre, où il comparait hier, il a été, après réquisitoire du capitaine Montel et défense de M^e Henri Géraud, plaidant l'irresponsabilité, condamné à 25 francs d'amende.

L'ivresse du clairon

RENNES. — Au mois de novembre dernier, un soldat permissionnaire, nommé Lemoing, clairon au 248^e d'infanterie, se trouvait, en état d'ivresse, dans un train des chemins de fer de Paimpol à Carhaix, où il causait du scandale par sa tenue et ses propos. Près de Callac (Côtes-du-Nord), le chef de train, nommé Berthelme, et le quartier-maître Morvan, ayant voulu intervenir, Lemoing répondit par des coups de couteau et frappa si cruellement ceux qui voulaient lui faire entendre raison, que le chef de train succomba dès le lendemain à ses blessures. Le marin, qui, pour sa part, avait reçu quatre coups de couteau, dut être dirigé sur une infirmerie.

En raison de ces faits, le conseil de guerre de Rennes a condamné le clairon Lemoing à cinq ans de réclusion.

Faits divers

PARIS

Agent cycliste blessé

Hier matin, à 11 heures, le gardien de la paix Alexandre Roussau, du douzième arrondissement, allait prendre son service à bicyclette et passait place Voltaire, quand il fut renversé par une automobile le place.

On le releva, blessé sur diverses parties du corps, et il dut être transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

DÉPARTEMENTS

Une méprise tragique

PERPIGNAN. — A Montesquieu (Pyrénées-Orientales), un jeune homme de vingt ans, Baptiste Bails, croyant se trouver en présence d'un malfaiteur et trompé par la nuit, a tué sa mère d'un coup de fusil.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— S. A. R. l'infant Don Carlos de Bourbon, beau-frère du roi d'Espagne, et sa femme la princesse Louise de France, accompagnés du ministre conseiller de l'ambassade d'Espagne M. Quinones de Leon, ont visité, hier, l'hôpital espagnol pour les blessés de la guerre établi à l'asile de San-Fernando, à Neuilly.

Reçus par les dames espagnoles qui s'occupent de l'hôpital et par d'autres personnalités espagnoles, ils ont visité les blessés ainsi que les importants travaux qui sont sur le point d'être terminés pour pouvoir augmenter notablement le nombre des lits destinés aux blessés.

NAISSANCES

— Mme Robert Flhry-Hérard a mis au monde une fille, Jeanne.
— Mme André Durand, femme du capitaine commandant la compagnie de mitrailleurs de la 8^e brigade, et fille du général Maitrot, vient de mettre au monde, à Châlons-sur-Marne, une fille : Marie-Odile.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De notre sympathique confrère de la presse étrangère de Paris, M. Raffaele Ragueni, publiciste italien bien connu, secrétaire général de la Ligue franco-italienne et de l'Union latine, ancien directeur du journal *L'Époque*, etc., etc., décédé à soixante-six ans.
Du marquis de Houdetot, ancien engagé volontaire de 1870, commandant de territoriale, maire de Saint-Laurent-de-Brèves (Seine-Inférieure).

LA VIE INTELLECTUELLE

Récits de témoins

Voici venir les souvenirs de guerre. Ils s'appellent récits de témoins. L'important, n'est-ce pas, est que les personnes honorables, et parfois les personnes héroïques qui nous en gratifient, sachent faire un récit et surtout qu'elles aient été réellement les témoins des événements qu'elles racontent pour la postérité.

Je dis bien : pour la postérité. Et ceci n'est point une plaisanterie, laquelle, au surplus, pourrait n'être pas de très bon goût. Les faits de l'histoire contemporaine auront sur l'histoire à venir une influence si considérable et une si profonde répercussion qu'on s'attachera à en connaître les moindres détails. C'est pourquoi les témoins réellement véridiques sont assurés d'être consultés longtemps. Qu'ils aient donc souci de la gravité de leurs témoignages ! Qu'ils nous les donnent pertinents et nets ! Oserai-je souhaiter, par surcroît, qu'ils nous les donnent aussi sommaires que précis et d'une forte sobriété ? Les témoignages auxquels on se référera le plus volontiers seront les moins diffus.

On aimerait aussi qu'il se créât, parmi les auteurs de récits de témoins, certaines habitudes de discipline. Puisse chacun d'entre eux considérer que les mémorialistes de la grande guerre seront innombrables. Les armées qui s'affrontent constituent des peuples entiers. Et des peuples où il n'est presque personne qui ne se flatte de pouvoir écrire. Il est donc infiniment désirable, pour que les historiens de l'avenir ne se perdent pas dans le fatras des souvenirs contemporains, que les auteurs de ces souvenirs négligent ce qui est, à parler franc, négligeable. Il n'est pas strictement nécessaire que tous décrivent les paysages ou leurs états d'âme : il est plus utile que tous se proposent d'offrir à l'histoire ce dont elle a le plus besoin : des documents.

Sous le bénéfice de ces observations — et on consentira, j'en suis sûr, à reconnaître qu'elles ne sont pas superflues — nous ne manquerons pas d'accueillir avec un judicieux emménagement tous les récits de témoins et tous leurs auteurs. Nous ne jugerons même pas impertinent que ces auteurs aient parfois quelque indiscretion sur eux-mêmes et, au détour d'un chapitre, évoquent leur propre rôle avec quelque complaisance.

C'est ainsi que le livre de la duchesse de Sutherland : *Six semaines à la guerre : Bruxelles, Namur, Maubeuge*, est documentaire autant qu'il convient. On y aperçoit, à parler franc, plusieurs incidents de ces six semaines de guerre, on y voit mieux encore le rôle que remplit la duchesse de Sutherland durant ces six semaines...

La duchesse de Sutherland avait eu la généreuse initiative de former une ambulance pour les blessés alliés. Cette ambulance, elle la dirigeait. Or, par suite de plusieurs circonstances qui auraient pu être tragiques et qui furent plus simplement romanesques, l'ambulance de la duchesse de Sutherland et son personnel durent rendre leurs services à Namur, parmi les envahisseurs. La duchesse de Sutherland ne laissa pas d'avoir quelques impressions assez fortes. Et l'une des plus fortes fut l'incendie, par les Allemands, du café des Quatre Fils Aymon, où elle prenait ses repas à deux francs...

La duchesse de Sutherland est aussi bien émue par les premières horreurs de la guerre. Mais elle dompte cette émotion-là. N'a-t-elle pas, en effet, et comme il sied, conscience du devoir qu'elle doit accomplir au milieu de ces horreurs ! Les souvenirs de la duchesse sont singulièrement caractéristiques par le mélange heureux de flegme et de sensibilité qu'ils révèlent.

Bref, après avoir accompli leur devoir, la duchesse de Sutherland et le personnel de son ambulance purent rejoindre l'Angleterre par la Hollande. Pour ce faire, la duchesse, grâce à son nom, trouva quelques facilités auprès des Allemands. Elle connaissait personnellement plusieurs chefs allemands qui commandaient en Belgique. Et rien n'est plus significatif que ce cosmopolitisme des aristocrates européennes avant la guerre... Le jour où les relations de peuple à peuple seront comparables aux relations d'aristocratie à aristocratie, il ne sera pas très aisé peut-être aux gouvernements de contraindre les peuples à se ruer les uns contre les autres...

La première fois que la duchesse de Sutherland eut le sentiment qu'on était en guerre, ce fut lorsqu'elle pénétra dans la ville de Namur à la suite d'une automobile qui portait cette inscription en lettres géantes : « The Times » : London... Elle rencontra, en effet, un état-major de l'armée belge, « et toute la garnison, dit-elle, fut reconnaissante à l'idée d'avoir un chirurgien anglais »...

Mais la duchesse de Sutherland ne savait pas qui se trouvait dans l'auto. Il y avait dans cette voiture deux correspondants du *Times* : M. Gerald Campbell et M. Fleury-Lamure. Et M. Fleury-Lamure nous donne à son tour un récit de témoin.

M. Fleury-Lamure est né à Saint-Etienne (France) en 1885. Il est ingénieur, non moins que journaliste. Il fut secrétaire du consulat général de Grèce à Saint-Petersbourg. Il habita la Turquie et se fit photographe en Turc avec toute sa barbe. Il ne parle pas

l'anglais, bien entendu. Et voilà comment on devient un intrépide correspondant de guerre.

Mais M. Fleury-Lamure est habile à regarder, et il est frappé comme il faut par les événements. Il a presque assisté à la bataille de Charleroi, qui fut un événement de conséquence. Je ne dirai pas qu'il y ait compris quoi que ce fût. Et, au surplus, s'agissait-il de comprendre ? Mais il ne dépasse point son droit d'honnête correspondant de guerre français d'un journal anglais en intitulant son ouvrage : *Charleroi. Notes et impressions*. Il a recueilli des notes précises, et surtout il a rassemblé des impressions terriblement pénétrantes... D'autres catastrophes ne peuvent faire s'évanouir le cauchemar des premières catastrophes. Et M. Fleury-Lamure fut réellement témoin du désarroi et de la détresse des départs pour l'exil. Il vit les Belges soudain la proie de l'envahisseur : il les vit fuyant les armées allemandes. Et quels souvenirs de désastre et d'effroi ! M. Fleury-Lamure, qui écrit très simplement et ne se fait pas une constante préoccupation d'écrire très correctement, est un brave garçon de correspondant de guerre. Il a vu des spectacles poignants : il a saisi quelque chose de leur grandiose horreur, et il l'a mis honnêtement dans son livre.

Au reste, nous pouvons beaucoup espérer de lui. J'ai lu qu'il venait d'être arrêté ces jours-ci à Délémont, en Suisse, en compagnie de son ami Gerald Campbell. Arrêté, puis relâché, naturellement. Mais c'est bon signe quand on est correspondant de guerre. *Sic itur ad astra*.

J. Ernest-Charles.

COURS ET CONFÉRENCES

A la Société des Conférences. — La série des conférences sur l'Effort français organisées par la « Société des Conférences », a été inaugurée hier par M. l'abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag, qui a parlé de « l'Alsace-Lorraine depuis la guerre ».

L'auditoire, très nombreux et brillant, a été ému par le récit que l'éminent conférencier a fait du martyre que l'Alsace-Lorraine endure depuis un an et demi sans que les effroyables tortures morales et matérielles auxquelles elle a été soumise lui aient rien enlevé de son courage, de son attachement à la France et de sa confiance dans notre victoire, dont elle attend sa délivrance. La persécution qu'elle subit n'a d'ailleurs eu pour résultat, M. l'abbé Wetterlé l'a prouvé par des faits, que de la fortifier encore dans son amour de la France.

Le texte complet, illustré, de cette importante étude de l'âme alsacienne-journales paraîtra dans la *Revue hebdomadaire*, qui s'est assurée le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la « Société des Conférences ».

A l'Université des Annales. — M. Louis Barthou parlait hier aux auditeurs de l'Université des Annales du *Patriotisme au théâtre*. Il a commenté avec autant de finesse littéraire que d'éloquence l'œuvre de Corneille, d'Henri de Bornier et d'Edmond Rostand. Le succès de l'éminent homme d'Etat a été très vif. Le texte de sa belle leçon paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales*.

Nouvelles brèves

Le vapeur « Angéline » s'est échoué. — BORDEAUX. — Un télégramme annonce que le vapeur *Angéline*, allant d'Alger à Cette, avec un chargement de vin, s'est échoué à Palamos, sur la côte espagnole.

Le « Pollentia » est en danger. — MADRID. — Les journaux publient des renseignements annonçant que le vapeur *Pollentia* est en danger de couler à la hauteur des îles Açores.

Les vapeurs italiens *San-Giuliano* et *America* sont partis à sa rencontre : ils espèrent arriver en temps utile pour sauver l'équipage.

Le général Villa est-il ou non prisonnier ? — NEW-YORK. — On mande de Chihuahua que le général Herrera, commandant les troupes gouvernementales, dément que le général Villa ait été pris.

D'autre part, le consul américain El Paso confirme que le général Villa a été fait prisonnier par les soldats du général Carranza, près de San-Geronimo.

L'Australie n'exporte plus pour la Hollande. — MELBOURNE. — Toutes les exportations pour la Hollande sont interdites.

Les Sports

AU C.E.P. DE PARIS

Visite à Senlis. — Demain matin, à la gare du Nord, les adhérents du C.E.P. pourront prendre le train, à 9 h. 34, pour aller à Senlis, où ils arriveront à 11 h. 16. Emporter le déjeuner.

Retour à Paris par le train de 5 h. 4, qui quitte Senlis à 3 h. 21.

Rendez-vous à la gare du Nord à 8 h. 45.

Il est indispensable de se munir d'un sauf-conduit que délivrent les commissaires de police de chaque quartier.

"Academia"

Les réunions d'aujourd'hui

LAWN-TENNIS : matin et après-midi, 64, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly.

NATATION : 7 h. 30 à 18 heures, Piscine Hébert, 2, rue des Filles (la Chapelle). Leçons pour débutants ; se présenter au maître baigneur avec la carte d'Academia.

CULTURE PHYSIQUE : 10 heures, Institut Kuntzen, 76 bis, rue des Saints-Pères ; professeur : M. Sandberg. 17 heures, Institut du docteur Boileux, 11, rue de Maite. 20 h. 30, Cours de Mme Dufaur, 5, rue Euryale-Dehaynin.

CONSULTATIONS PHYSIOLOGIQUES du docteur Bellin du Coteau, de 13 à 15 heures, à son cabinet, 18, rue Etienne-Marcel (Métro Central 30-77).

AU CLAIRMONT, 16, rue de Calais : 14 heures, Juniors' Orchestra, sous la direction de M. Julio Lozini ; répétition à laquelle les adhérents d'Academia peuvent assister. 20 h. 45, Cours de chant ; direction de Mlle M.-A. Garcel de Vaurmont, professeur de chant.

THÉÂTRES

"Dominique"
ou la collaboration imprévue

Un soldat, à cette heure en Lorraine, était dans la civil auteur de revues. Il en passait, il en donnait une annuellement, par train, à tel grand music-hall de Bordeaux qui s'empressait de la monter et de la jouer, parce que l'homme. Vint la mobilisation. Notre revuiste eut le temps, avant l'appel de sa classe, assez ancienne, de combiner le défilé des actualités sur des airs à la mode, d'assister même aux premières répétitions de son ouvrage, puis rejoignit l'armée.

L'époque approchait où le Rhip bordelais devait livrer son ours pour 1916, sans avoir pu faire autre chose que son métier de soldat. Il avait bien, par ci par là, esquissé un couplet, noté au dos d'une lettre un calembour, pour atténuer la longueur des heures de tranchée. Mais ça ne venait pas.

Passa par là Dominique Bonnard, semant la gaieté moutonnante, donc deux fois française, dans les cantonnements où l'on appréciait la verve solide du bon poète-chansonnier. Le revuiste confia son embaras au camarade parisien, au sujet de sa revue accrochée entre le front lorrain et le front des Quinconses. Et Dominique de cligner de l'œil derrière son longnon et de sourire dans sa barbe — à pointe, comme son esprit — puis de déclamer, sentencieux :

— Tenir parole à un directeur de théâtre et la tranchée devant les Boches, pas commode ! On va essayer... Veux-tu de moi pour collabo ? et je viens travailler ici. Et ne dis pas « Macache, Bonnard ! »

... L'auteur bordelais, tout joyeux, chante plus que jamais victoire : Dominique Bonnard est de sa revue.

La Grenade.

Demain, à l'Opéra. — Le grand duo des *Barbares*, qui fut tout admiré lors du festival Saint-Saëns, sera chanté encore, dimanche prochain, par les mêmes interprètes : Mlle Hatto et M. Lafitte. L'ouverture de *Polyeucte*, de M. Paul Dukas, sous la direction de M. Barthélemy, et *Mademoiselle de Nantes*, spectacle demandé pour cette matinée, permettront d'honorer successivement la musique ancienne et moderne.

L'Opéra-Comique. — Demain dimanche, matinée à 1 h. 1/2, la *Tosca*, avec Mlle Mary Garden, MM. Mario, Jean Périer, Belhomme ; le spectacle commencera par les *Cadeaux de Noël*, comédie lyrique en un acte de M. Xaviers Leroux, interprétée par M. Henri Albers, Mmes Camille, Sallman, Calas, Carrière. Soirée à 7 h. 1/2 pour les débuts de Mlle Marydorska, *Nanon* (MM. Fontaine, Jean Périer, Ghanne) ; le Ballet du Roy sera dansé par Mmes Sonia Pavloff, Dugué et le corps de ballet.

Jeudi, matinée à 1 h. 1/2, *Louise*, pour les représentations de Mlle Mary Garden (MM. Fontaine, Henri Albers, Mlle Borel).

Samedi 20, soirée à 8 heures, la *Vie de bohème* (Mmes Valentin-Pardo, Tissier, MM. Fontaine, Jean Périer, Alford, Ghanne, etc.), et le *Tambour*, le nouvel épisode lyrique de MM. Saint-Georges de Bouhélier et Alfred Bruneau, interprété par Mlle Marthe Chenal.

Dimanche 30 janvier, matinée à 1 h. 1/2, *Werther*, les *Cadeaux de Noël*. Soirée à 7 h. 1/2, *Carmen*.

L'Odéon. — Il y a aujourd'hui, à 2 heures, matinée de *L'Espionne*, qu'on joue également ce soir, à 8 heures.

Le théâtre Sarah-Bernhardt. — La première du *Cheminéau*, de M. Jean Richepin, passera le mardi 1^{er} février. Ce soir samedi et demain dimanche, matinée et soirée, et la semaine prochaine, l'*Aiglon* (Mlle Mary Marquet, M. Jean Darragon).

Le théâtre Cluny. — Ce soir samedi, à 8 h. 1/4, première représentation (à ce théâtre) de *Ferdinand le Noceur*, comédie-bouffes en quatre actes de Léon Gaudillot.

Première matinée demain dimanche, à 2 heures.

Aux Capucines. — Le théâtre des Capucines donnera demain dimanche, à 2 h. 1/2, une nouvelle matinée de son grand succès, *En franchise* ! revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Camponier ; à *L'étage au-dessus*, comédie de M. Maurice Hennequin, et *Oh ! pardon !* prologue de M. René Chazet avec Mmes Campton, Mmes Ménédel, Dornis, Albany, Dargys, Carrel, Calvet, MM. Berthet, Duchepare, Grouillet, Signoret, Jeanne, G. Battaille, etc.

SAMEDI 22 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 heures, les *Affaires sont les affaires*.

Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*.

Ambigu. — A 8 heures, *Sherlock Holmes*.

Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), la *Belle Aventure*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Courde de Mind Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, *École des civils*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Les Soles*, *Kit* (Max Dearly).

Châtelet. — A 7 h. 35, les *Époux d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *Ferdinand le Noceur*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosette*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Le Truc à Jemmot*, la *Nuit de Noël*, etc. (à 2 h. 45 mercredi, samedi, dimanche).

Gymnase. — A 8 h. 45, *Les Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — *Belshazzar*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Poilu* ; *Bortense a dit* : « J'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, *La Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *L'Aiglon*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Poupée*.

Variétés. — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.

Capucines (tél. 456-40). — A 8 h. 30, *En franchise* ! revue ; à *L'étage au-dessus* ! *Oh ! pardon !*

Vauville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Riccardo di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *L'Ombre tragique*, *L'Oncle de Bout de Zan*, Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 46-73.

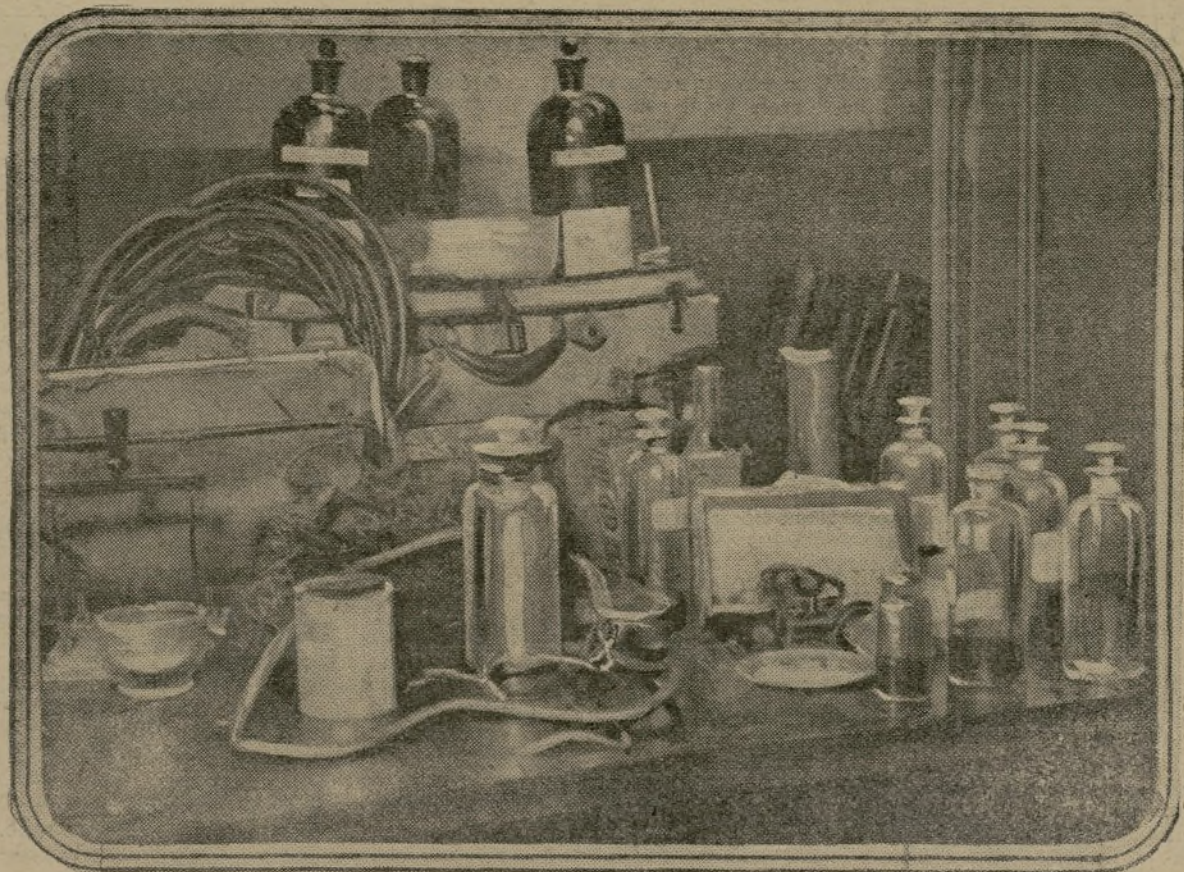
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *L'Enquête* (Mistinguett, Max Dearly), la *main dans le sac* (Rigadin), *Alsace*, actualités militaires.

Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

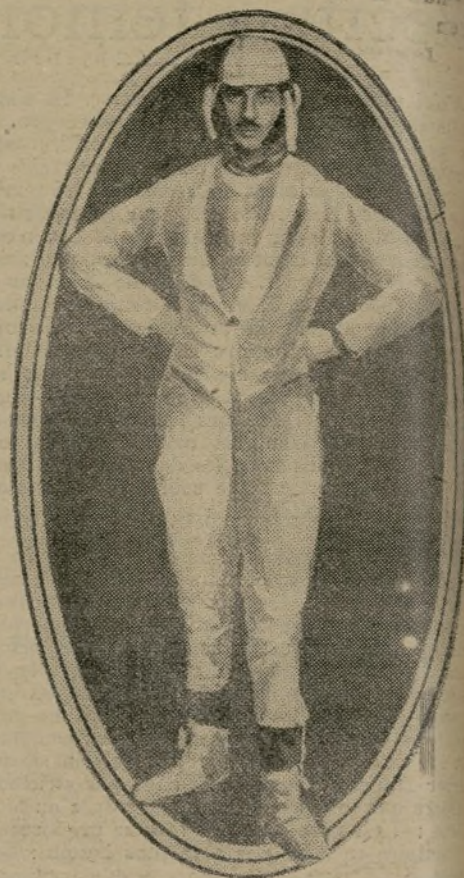
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir, trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Le laboratoire criminel de von Papen



Von Papen, attaché militaire allemand aux Etats-Unis, vient d'être rappelé dans son pays à la suite de démêlés avec le gouvernement américain. On a découvert à son domicile tout un laboratoire de préparation de bombes qui suffirait à témoigner des procédés criminels chers à la kultur.

Le maillot de papier



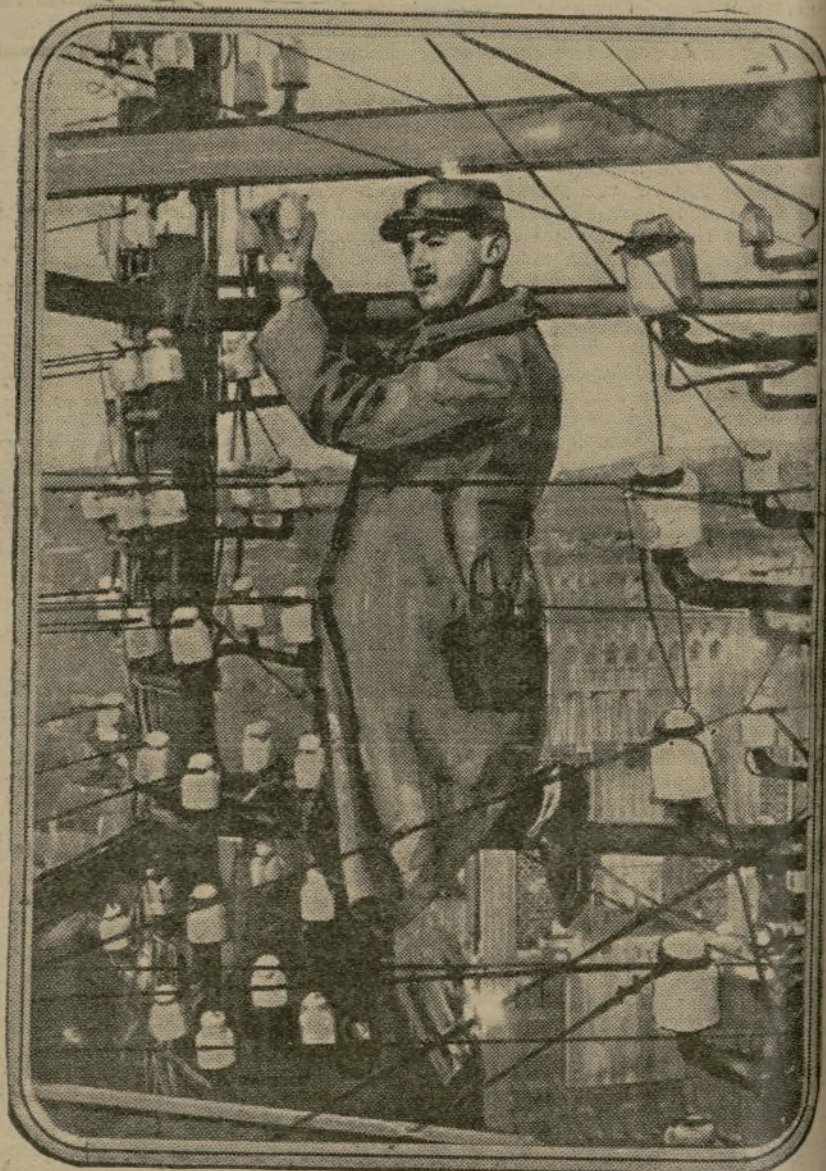
Le maillot de papier utilisé par les aviateurs britanniques pour se protéger contre le froid a obtenu chez nos alliés un succès complet.

Le permissionnaire français à Londres



Il habitait Londres le 2 août 1914. Venu servir sa patrie menacée, il se battit bravement et vient d'obtenir sa permission le six jours. Il en a profité pour retourner à Londres embrasser sa femme et son bébé.

Nos télégraphistes sur le front



Dans une ville très voisine du front et qui déjà eut à subir de violents bombardements, un télégraphiste militaire installe un poste au sommet d'un échafaudage dressé au-dessus d'une haute toiture. Ces besognes dangereuses sont quotidiennes.

JE GUÉRIS LA HERNIE

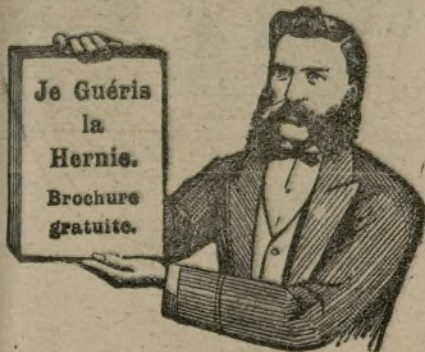
Demandez-moi un Echantillon Gratuit de mon Traitement, ma Brochure et des renseignements complets sur ma

Garantie

DE

5000 Francs

Cette assertion n'est pas la conclusion d'une réclamation émanant de quelque personnage irresponsable. C'est un fait certain, une déclaration sincère et irréfutable dont la preuve peut être établie à tout moment par des milliers de personnes guéries non seulement en Angleterre, mais en France, en Belgique et dans tous les autres pays du monde. Quand je dis : « JE GUÉRIS », je ne veux pas dire que je fournis un bandage, un trousseau, ou tout autre appareil destiné à être porté par le malade d'une façon permanente et uniquement dans le but de CONTENIR sa hernie. NON ! JE VEUX DIRE que ma méthode permettra au malade de rejeter tous les instruments de torture si encombrants et refermera l'ouverture herniaire qui s'est faite dans la paroi abdominale : elle rendra cette paroi aussi forte et résistante que celle d'une personne jeune, bien portante et n'ayant jamais été atteinte de hernie.



par
ur se
teni
plet.

Ma brochure, dont je me ferai un plaisir de vous adresser un exemplaire gratuitement, explique clairement comment vous pouvez vous-même être guéri, et cela de la façon la plus simple du monde, en suivant mon traitement. Je l'ai découvert après avoir souffert moi-même pendant de longues années d'une hernie double que mes collègues avaient déclarée incurable. Je suis guéri et je crois qu'il est de mon devoir de faire connaître à tous les grands avantages que j'ai retirés de ma découverte. Aujourd'hui, je puis me vanter d'avoir guéri des milliers de hernieux dans le monde entier.

Nul doute que vous éprouverez un grand intérêt à recevoir, en même temps que ma brochure et un échantillon de mon traitement, des attestations signées de personnes que j'ai guéries radicalement. Ne perdez pas votre temps à dépenser un argent fou pour trouver ailleurs ce que vous offre ma méthode, vous n'en éprouveriez que plus de déception et de désespoir. Décidez-vous aussitôt après avoir lu cette annonce. Écrivez vos nom et adresse très clairement et lisiblement sur le coupon ci-dessous, découpez-le et envoyez-le moi immédiatement et vous recevrez, par retour du courrier, gratis et franco, ma brochure, un échantillon de mon traitement et tous les détails et explications voulus sur ma garantie. Ne m'envoyez pas d'argent du tout. Tenez compte seulement que toute lettre pour l'étranger doit être affranchie avec un timbre de 25 centimes.

COUPON GRATUIT

Dr. WM. S. RICE, F. 1020, 8 et 9, Stonecutter Street, LONDRES, E.C., Angleterre.

La Bourse de Paris

DU 21 JANVIER 1916

Le marché a été aussi calme que précédemment, mais toujours la fermeté qui domine dans l'ensemble. Notre perpétuel est parmi les exceptions, et nous le laissons nouveau reculé à 62,30. Par contre, le 5 0/0 nouveau est monté à 88,55.

Dans le groupe des fonds étrangers, quelques réalisations ont pesé sur l'Extérieure à 88,05. Le Japon s'inscrit à 505, Brésil 1909 à 297,75, l'Égypte Unifiée à 78.

Bonne tenue des établissements de crédit, notamment de la Banque de France à 4.405, du Crédit Lyonnais à 995 et du Comptoir d'Escompte à 647.

Parmi les actions de nos grands Chemins, on a seulement l'Est à 675.

Par ailleurs, le Rio est en bonnes tendances à 1.580 au comptant et 1.585 à terme.

En banque, les tendances restent fort calmes.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,96 ; Suisse, 113 1/2 ; Amsterdam, 250 ; Petrograd, 172 ; New-York, 585 ; Italie, 89 1/2 ; Barcelone, 550.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spectrales à ses bureaux.

AU PRINTEMPS

LUNDI 24 JANVIER

et jours suivants

MISE EN VENTE ANNUELLE DE

BLANC

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES

Si vous voulez avoir le

Produit Pur, prenez

r'Aspirine
"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50

LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

PILES QUYDUR

AMPOULES, LAMPES INCANDESCENCE

Prix avantageux. Catalogue sur demande.

UNION FRANCO-BELGE, 97, avenue Parmentier, Paris.



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS
le prix-courant gratis
des Timbres-poste de
Guerre à

Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

AUX GALERIES LAFAYETTE

MAISON VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Du Lundi 24 Janvier au Lundi 7 Février
Quinzaine de **BLANC**

Malgré la hausse des toiles et des colons, tous les articles de cette Exposition sont mis en vente à des prix très raisonnables et très avantageux qui permettent à notre clientèle de s'approvisionner selon ses habitudes pour toute l'année dans d'excellentes conditions en TROUSSEAUX · LINGERIE · TOILES · BLANC · RIDEAUX · MOUCHOIRS · LINGE de TABLE · TABLIERS · LINGE de MAISON, etc.

CHÉMIN DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES, par Dieppe

Service tri-hebdomadaire dans chaque sens : Départ de Paris-Saint-Lazare à 7 h. 50 les mardi, jeudi et samedi ; départ de Londres à 9 h. 15 les lundi, mercredi et vendredi. Wagon-restaurant entre Paris et Dieppe et vice-versa.

PAIX DES BILLETS. — BILLETS simples, valables 7 jours : 1^{re} classe, 40 fr. 45 ; 2^e classe, 36 fr. 20. BILLETS d'aller et retour, valables un mois : 1^{re} classe, 85 fr. 15 ; 2^e cl., 61 fr. 15.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont envoyées, immédiatement et sans aucun retard, concernant les faits de guerre ou les événements divers offrant un intérêt général.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

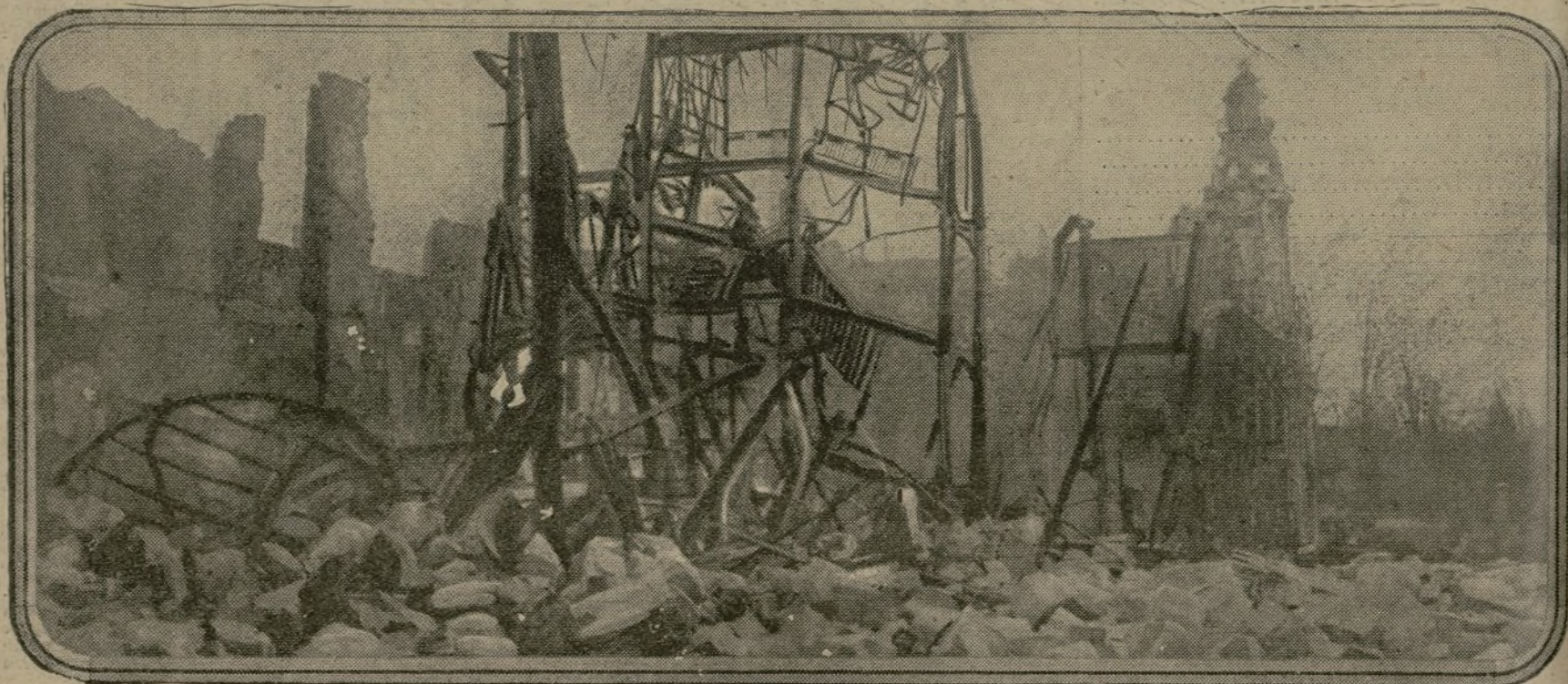
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Le mariage du fils du maréchal French



Le maréchal vicomte French, qui a depuis quelques semaines un commandement en Angleterre, assistait l'autre jour à Londres au mariage de son fils — officier, revenu du front pour la circonstance — avec M^{lle} Olivia John.

Un grand incendie à Nancy



Les Magasins Réunis de Nancy ont été la proie des flammes, il y a quelques jours. Les dégâts sont évalués à plus de seize millions. Le sinistre a été si complet qu'il ne reste plus que quelques carcasses métalliques là où s'élevait naguère un immeuble superbe.

Ayuntamiento de Madrid